

Carbo 11

Des amis malsains

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

Des amis malsains

Jean Marc Martel

Roman policier

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier© 1995

L’Inceste... c’est pour la vie© 1996

Élen© 1997

Justice Maudite©2000

Que l’on continue... Julie© 2004

Journalisme d’enquête sur la construction© 2011

Opération Cobra© 2011

Le Québec Noir©2011

Série Érotico-sensuelle :

Myriam© 2011

Marie-Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Je me hais...Je m’aime© 2011

Lina© 2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal : Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-07-4**

**Ce roman est publié par les Éditions Jean Marc Martel sans aucune
aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de
l'auteur. Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle
ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**
Jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie un

Depuis plusieurs mois, les citoyens de la Ville de Québec faisaient face à de nombreux problèmes d'ordre criminel. Les policiers ne savaient plus comment s'y prendre et n'arrivaient plus à faire face à cette montée de violence. Des dommages faits aux propriétés, menaces de représailles, violentes bagarres, vols de sacs à main, vols par effraction et finalement vols à main armée dans les petits commerces, ceux-là mêmes qui n'avaient pas de moyens de se protéger. Souvent tenus par un couple qui en faisait son gagne-pain, les petits dépanneurs, comme on les appelait, étaient devenus les cibles préférées d'un groupe de jeunes que les milieux juridiques et sociaux se complaisaient à appeler des enfants ou des adolescents turbulents.

Ces groupes de jeunes, dont l'âge variait entre 13 et 23 ans, étaient les principaux éléments reliés à ces troubles. Ils se regroupaient dans des immeubles abandonnés des quartiers défavorisés de la ville. La

plupart d'entre eux ne rentraient jamais chez eux ou n'en avaient tout simplement pas, ils étaient des enfants de la rue.

Les parents, trop occupés à leurs problèmes personnels de toutes sortes, avaient depuis un certain temps, renoncés à élever leurs enfants selon les normes et les valeurs traditionnelles. Dans la société en générale, comme dans les écoles, on leur enseignait dès leur bas âge les droits sociaux qu'ils avaient et qu'ils devaient en tout temps faire respecter, même par leurs parents. La charte des droits et libertés s'appliquait autant à eux qu'à leurs parents et personne ne pouvait les brimer, sous peine d'être poursuivi devant les tribunaux. Oui, les enfants pouvaient traîner leurs parents devant la Loi afin que soient respectés leurs droits. Progressivement, les parents avaient renoncé à lutter contre ce système de pleine liberté qui leur faisait peur.

Pour combler le tout, les emplois étaient de plus en plus difficiles à conserver. Le chômage augmentait, atteignant un sommet jamais vu auparavant. Certains jetaient la pierre aux syndicats qui avaient dépassé les bornes, tandis que d'autres mettaient la faute sur l'inertie des gouvernements. Bon nombre de travailleurs qui avaient renoncé à se chercher un emploi se complaisaient sur le chômage, alors que d'autres allongeaient la longue liste des assistés sociaux. Ils réduisaient leur rythme de vie et lorsqu'ils faisaient la comparaison de leurs salaires passés, la différence était tellement minime entre le chèque du gouvernement et celui de leur patron, qu'ils avaient très

vite compris qu'il devenait plus payant et moins fatigant de choisir la facilité.

Les gouvernements en étaient rendus à un point tel, qu'ils devaient compter sur le pouvoir électoral des chômeurs et des assistés sociaux pour se faire élire pour un autre mandat. Le salaire minimum était, quant à lui, si bas, que le chèque social était plus avantageux. Bon nombre de citoyens arrondissaient les fins de mois par du travail au noir, de plus en plus étendu et de moins en moins sous le contrôle des pouvoirs travailleurs et gouvernementaux. Les syndicats, comme nos gouvernants à tous les niveaux, cherchaient en vain une solution pour enrayer ce fléau toujours grandissant. Une bonne majorité tentait par tous les moyens d'éviter d'avoir à payer leur dues en taxes ou en impôts. Les gouvernements supérieurs allégeaient leurs charges en les déversant à grands coups sur les villes qui n'arrivaient plus à faire face. Les citoyens en demandaient toujours plus, donnant toujours moins. En haut lieu et dans les milieux financiers, ce mal avait pour nom la récession et le Canada et le Québec étaient en pleine récession.

Pendant ce temps, les jeunes délinquants avaient toute la liberté à l'épanouissement de leur milieu. Le crime augmentait rapidement atteignant des niveaux jamais vus, tandis que les budgets policiers diminuaient. On n'engageait plus de policiers, surchargeant ceux qui restaient à un point tel, qu'ils n'arrivaient plus à faire un travail convenable. On s'occupait du superficiel, n'approfondissant jamais

les dossiers qui s'accumulaient à un rythme effarant. Les Cours de Justice étaient bondées, tout comme les prisons. Les travailleurs sociaux, en nombre insuffisant, ne savaient plus où donner de la tête et de plus en plus d'incompétence s'y installait. L'abandon des études était aussi un des problèmes majeurs que notre société avait à faire face. Quelle en était la vraie raison? Personne n'avait de vraie réponse. On essayait bien de sauver la face, mais seulement la face, sans jamais aller vraiment au fond du problème.

C'est ainsi que les « *Spiders* » s'étaient formés en un club dont la réputation était grandissante. On évaluait à une centaine, le nombre de jeunes qui y avaient adhéré en l'espace d'un an. Ils provenaient des autres villes et villages des environs, se regroupant à Québec. Ils étaient vus partout, portant fièrement les couleurs du club, apposées au dos de leurs blousons de jeans sans manche. Le sigle était facilement reconnaissable étant composé d'une vue d'ensemble de la Ville de Québec, sur laquelle s'étendait une toile d'araignée, où trônait l'énorme bestiole que tant de gens trouvaient si répugnante. Les Spiders déferlaient sur la ville avec une rapidité telle, que le milieu policier n'arrivait plus à les contenir. De jour en jour, leur empreinte prenait de la force, alors que leur chef, un jeune adulte de 23 ans, portant chevelure longue et bouclée, moustache clairsemée et boucle d'oreille, était vêtu à la dernière mode des jeunes adultes riches. Les filles craquaient pour lui. Il n'avait qu'à lever le petit doigt pour obtenir ce qu'il voulait. Quant aux garçons qui gravitaient

autour de lui, ils le craignaient. Du haut de ses 6 pieds, 190 livres, il avait une forte musculature qu'il ne se gênait pas de montrer. Depuis l'âge de 12 ans, il avait vécu dans la violence familiale et la boisson, qu'il détestait à s'en rendre malade. Avant de quitter la maison de ses parents, vers l'âge de 15 ans, il avait failli tuer son père qui prenait un malin plaisir à le ridiculiser et à le battre, mais ce soir-là, il avait dépassé les bornes.

Pierre était rentré chez lui vers les vingt-deux heures, un soir comme les autres, à la demande de sa mère qu'il adorait et respectait au plus haut point. C'est dans ses bras qu'il se réfugiait lorsqu'il recevait des raclées non méritées. Dès qu'il eut passé le seuil de la porte, il reçut une violente claque en plein visage. Il recula sous le choc et se frappa durement contre le mur de l'entrée. C'est à ce moment qu'il vit sa mère allongée sur le tapis du salon, le visage ensanglanté. Jamais auparavant son père n'avait fait pareille chose. Bien sûr, il avait crié contre elle en l'abîmant de toutes les bêtises qu'il pouvait inventer, mais jamais il n'avait touché un seul cheveu de sa tête. C'était lui le souffre-douleur, mais ce soir-là, il n'y était pas pour prendre les coups. La rage et la douleur montèrent en lui avec la rapidité de l'éclair. Sans tenir compte du mal qu'il ressentait, il fonça comme une bête enragée sur son père, le renversant du même coup sur le sol. Déjà affaibli par la boisson, l'homme n'eut pas la force de se défendre contre cette attaque inattendue. Les poings de Pierre volaient de toutes parts, frappant au hasard cet homme qu'il avait appris à

détester de tout son cœur. Il s'arrêta lorsqu'il entendit le cri de désespoir que lança sa mère, afin de protéger celui qu'elle aimait malgré tout.

Son père avait perdu conscience et ne réagissait plus aux coups. Lorsque Pierre reprit ses esprits, il avait les mains ensanglantées et déchirées. Des larmes coulaient de ses yeux remplis de colère et de haine comme jamais sa mère ne l'avait vu. Elle venait de se jeter sur lui, l'entravant de ses bras minuscules, le suppliant d'arrêter. Il se releva en regardant sa mère qui, à genoux, tentait en vain de réanimer son époux. Il la regarda, le cœur rempli de chagrin et de remords pour n'avoir pas su la protéger. Lentement, il monta à sa chambre, refermant la porte derrière lui. Il n'entendit pas l'ambulance arriver et ne vit pas partir son père et sa mère. Quelque temps plus tard, des policiers se présentèrent à la maison et le trouvèrent assis sur le pied de son lit, regardant le plancher fixement. Ils l'amènèrent sans qu'il ne résiste et il se retrouva pour la première fois dans une cellule de la prison municipale.

Assis sur le lit accroché au mur, la tête appuyée sur ses bras posés sur ses jambes repliées, il s'endormit. Au matin, on lui apporta un déjeuner à moitié froid auquel il ne toucha pas. Lorsqu'il entendit crier son nom, il releva la tête et vit le gros policier qui le saisit par le bras en l'entraînant vers la porte de la cellule. Il suivit docilement l'uniforme bleu et avant de monter dans une voiture, on lui passa les

menottes. Il n'avait aucune idée de ce qui lui arrivait, ni où on l'emmenait.

Quelques heures plus tard, il était libéré par la Cour, avec la promesse de se représenter dans quelques jours pour répondre d'une accusation de coups et blessures sur la personne de son père.

À sa sortie du Palais de Justice, un travailleur social le ramena chez lui. Refermé sur lui-même, il n'entendait pas le sermon que lui servait cet homme qu'il n'avait jamais vu. En entrant chez lui, il trouva sa mère qui pleurait, assise dans son fauteuil à l'entrée de la cuisine. Il s'agenouilla devant elle et posa sa tête sur ses genoux. Doucement, elle lui caressa les cheveux sans dire un mot. Elle lui releva le visage et le regarda droit dans les yeux. Elle avait le visage tuméfié et les yeux rougis par les larmes qu'elle avait versées tout au cours de la nuit sans sommeil qu'elle venait de passer.

– Tu sais mon petit, ton père n'est pas si mauvais. Il avait un peu trop bu, c'est tout. Tu m'as fait peur, tu sais, jamais je ne t'avais vu dans cet état. Promets-moi que jamais plus je ne te reverrai ainsi, je veux que tu me le promettes.

Pour toute réponse, il hocha de la tête en signe d'approbation. Il se leva et monta s'enfermer dans sa chambre. Il ouvrit sa radio portative, installa les écouteurs sur ses oreilles et ouvrit la musique à la puissance presque maximale.

Dans les semaines qui suivirent, il ne revit pas son père qui était toujours hospitalisé, souffrant de multiples fractures aux os du

visage. Le travailleur social vint lui rendre visite à plusieurs reprises, lui répétant sans cesse qu'il n'aurait pas dû poser ce geste à l'endroit de son père, mais chaque fois, Pierre se refermait davantage, regardant avec dégoût l'homme qui tentait ainsi de le culpabiliser.

Lorsqu'il se présenta devant le tribunal pour adolescent, il fut acquitté des accusations portées contre lui et sa mère répondit pour lui. Il ne sera plus jamais le même, bien qu'il obéissait aveuglément à sa mère jusqu'au jour où elle lui annonça le retour de son père à la maison.

Ce soir-là, il ne rentra pas après l'école. Ce fut la dernière fois que sa mère eut de ses nouvelles. Une lettre qu'elle trouva sur le bureau de sa chambre lui expliquait qu'il ne pouvait plus vivre sous le même toit que cet homme qu'il haïssait profondément.

Quelques mois plus tard, elle apprit par une voisine que son fils fréquentait de jeunes voyous qui hantaient les habitants des quartiers de la Basse-Ville. Plusieurs fois, elle marcha dans les rues, espérant revoir son fils unique, mais sans jamais l'apercevoir. Elle s'informa à plusieurs jeunes, mais personne ne semblait le connaître. Elle porta plainte aux Services Sociaux qui firent des recherches, mais sans plus de succès. Pierre avait disparu. Des années passèrent sans avoir la moindre nouvelle de son fils unique. Elle continua à supporter sa peine et les coups qu'elle recevait de plus en plus souvent. L'enfer était devenu sa vie.



Assis dans un appartement de la rue Sainte-Geneviève, Pete écoutait de la musique, écouteurs sur les oreilles. Pendant ce temps, plusieurs jeunes, garçons et filles, riaient en sirotant une bière et fumant cigarette sur cigarette en regardant une vidéo qu'ils avaient louée au dépositaire du coin.

Léane avait la tête appuyée sur l'estomac de son amoureux, caressant les quelques poils qui s'y trouvaient entremêlés à une chaîne en or à laquelle était suspendue une grosse araignée aux yeux de diamants. Il avait les yeux fermés, parti en esprit avec la musique qu'il écoutait.

Le téléphone sonna deux coups avant que Ricky ne décroche. Il écouta quelques secondes, puis raccrocha. Il se lève et pose sa main sur l'épaule de son chef qui ouvrit les yeux.

– Ils sont arrivés, se contente-t-il de dire.

– Tu viens avec moi, les autres vous restez ici et ne faites pas trop de bruit, c'est compris!

Les deux jeunes hommes quittent l'appartement. Arrivés dans la rue, ils enfourchent leurs puissantes motos *Harley Davidson* qui ronflèrent, en tranchant la tranquillité de la rue. Rapidement, ils arrivèrent devant une grande porte de garage qui s'ouvrit aussitôt, libérant le passage. L'endroit était bien éclairé malgré le fait que l'usine était désaffectée. Une quinzaine de personnes s'y trouvaient, tous des

jeunes dont l'âge variait entre 15 et 18 ans. Ils portaient tous le même blouson de jeans sans manches, avec au dos l'écusson des Spiders. Certains avaient les cheveux complètement rasés alors que d'autres arboraient des coiffures toutes aussi osées les unes que les autres.

Pete alla prendre place sur une caisse de bois placée au-dessus de tous les autres sièges improvisés. Il portait encore ses petites lunettes aux verres teintés, encerclé par un rectangle doré. Ricky discuta quelques instants avec ses compagnons et revint vers son chef. Il lui parla à l'oreille.

– Amenez-le, ordonne Pete d'une voix autoritaire.

Un homme dans la vingtaine fut amené de force par trois jeunes garçons de forte stature. Il avait les mains liées derrière le dos et son visage portait des traces de coups reçus quelque temps auparavant. Vêtu d'un blouson de cuir auquel des chaînes chromées étaient attachées aux épaules, un jeans délavé et sale traînait sur des bottes de travail usées.

– Nicky, tu as transgressé mes ordres pour la seconde fois. Tu as témoigné contre deux des nôtres et le résultat est qu'ils sont maintenant en maison de correction. Deux de mes meilleurs hommes sont en prison par ta faute. Tu n'avais pas à te mêler de ce procès. Sans ton témoignage, ils seraient avec nous ici ce soir. Par ta faute, nous sommes privés de deux de nos frères. Je ne sais pas la récompense que tu as reçue des policiers, mais je sais celle que tu vas recevoir de moi. Plus jamais tu n'ouvriras ta grande gueule contre

l'un des nôtres. Tu serviras de leçon à ceux qui seraient tentés de faire comme toi. Je ne peux permettre que pareille chose ne se reproduise, la survie de notre groupe en dépend.

– Fais ce que tu veux, un jour j'aurai ta peau, crie le jeune homme qui cherchait du même coup à échapper à ceux qui le retenaient fermement.

– Ricky, fais ce qu'il faut pour qu'à l'avenir, il tienne sa grande langue, ordonna Pete d'une voix qui n'appelait aucune réplique.

Sans attendre que l'ordre ne soit répété, Ricky s'avance vers l'homme, sort un revolver de calibre 38 et place le canon en plein front de celui qu'il regardait dans les yeux.

– T'auras jamais le cran de faire ça.

À peine avait-il terminé sa phrase qu'une violente détonation se fit entendre, alors qu'un jet de sang et de matière crânienne sortait par l'arrière de la tête de Nicky qui s'écroula aussitôt relâché par ses gardiens. Son corps fit un bruit sourd en frappant lourdement le ciment du plancher. Pete se lève et enfourche sa moto qu'il démarre aussitôt. Le dossier était clos, les Spiders avaient rendu leur propre justice.

~

Quelques jours plus tard, vers six heures du matin, la police fut appelée sur les battures de Beauport par un cycliste matinal. Le corps

d'un homme avait été découvert. Ambulance, enquêteurs et médecin légiste se rendirent sur les lieux rapidement. Le cadavre fut presque aussitôt identifié, alors que ses papiers se trouvaient encore dans la poche de son pantalon. On en arriva très vite à la conclusion qu'il s'agissait du vingt-troisième meurtres de l'année. Jamais la Ville de Québec n'avait connu une hausse aussi marquée de morts violentes depuis sa fondation. Les médias s'emparèrent de l'affaire qu'ils montèrent aussitôt en épingle, avançant plusieurs hypothèses, passant de la possibilité du suicide à celle du meurtre crapuleux. Un règlement de compte qui devait certainement sortir du milieu de la drogue, disaient certains.

Dans les heures qui suivirent, toute la presse écrite et parlée donnait une description de la mort violente et sauvage du jeune homme à qui on avait cousu les deux lèvres, attribuant encore une fois la cause à l'inertie de nos élus et de la police en général. Les services de relation publique de plusieurs organismes gouvernementaux étaient débordés d'appel. La population avait, une fois de plus, été brassée par la presse qui avait largement dramatisé l'évènement. Certains avaient même avancé l'hypothèse du début d'une longue série de règlements de comptes dans le milieu criminel qui envahissait la belle Ville de Québec. Les Services de police avaient beau démentir toutes ces rumeurs, personne ne les écoutait, les accusant gratuitement de ne pas vouloir ameuter la population d'une part, et d'autre part, de vouloir cacher leur incapacité à résorber le crime.

Comme dans la majorité des cas, quelques jours suffirent pour étouffer l'affaire. Les gens étaient retournés à leurs problèmes personnels, oubliant ceux des autres, mais certains journalistes, plus futés que les autres, suivaient cette affaire de près.

De leur côté, les Spiders suivaient attentivement les nouvelles, attendant qu'on leur attribue ce premier règlement de compte. La chose ne tarda pas. À peine trois jours plus tard, les journaux titraient en première page: Nicolas Boutin, alias Nicky, a été victime des Spiders. La page deux était entièrement consacrée à l'historique des Spiders. On commençait à comparer ce groupe de jeunes voyous à de vrais criminels malgré leur jeune âge. Certains les associaient à des bandes de motards organisées, d'autres à la mafia qui, selon eux, s'implantait ainsi dans la région de Québec. On leur attribuait tous les crimes des derniers mois, ce qui contribuait à augmenter la crainte de la population envers ces jeunes, faisant d'eux presque des vedettes. On les disait organisés, rusés et d'une violence quasi inimaginable.

Profitant de cette publicité gratuite, les membres du groupe redoublèrent l'accomplissement de leurs larcins, malgré des interventions policières répétées. Plusieurs d'entre eux furent arrêtés et interrogés, mais sans pouvoir en tirer quoi que ce soit. La loi du silence régnait dans le groupe qui vouait une admiration sans bornes à son chef, Pete. Le groupe était représenté par l'un des meilleurs criminalistes de la région. En deux ans, seulement deux d'entre eux avaient été condamnés par la Cour de juridiction juvénile. Le lien fut

rapidement fait entre cette condamnation et la mort de Nicky Boutin. On tenta à plusieurs reprises de connaître celui qui dirigeait ce groupe, mais en vain, il était surprotégé. Même l'usine désaffectée n'était pas connue des milieux policiers, ce lieu étant le refuge secret des jeunes.

En haut lieu de la police, les pressions se multipliaient pour que l'on arrive rapidement à un résultat, mais les efforts demeuraient vains.

Puis l'inévitable arriva. Alors qu'un spectacle rock se donnait au célèbre théâtre du *Polichinelle* situé au Carré d'Youville, des centaines de personnes se rendirent devant la place Saint-Jean, pour voir ou entrevoir arriver les vedettes qui venaient assister à cette soirée. Parmi ces admirateurs, un grand nombre des Spiders s'étaient rassemblés. L'échauffourée éclata alors qu'un citoyen frappa l'un d'eux violemment, après qu'il se fut moqué de l'épouse de ce dernier. Mal lui en prit, car il se fit assaillir de toute part. Les gens qui étaient venus tranquillement assister au spectacle furent rapidement mêlés à cette bagarre générale qui amena l'intervention rapide des policiers. Plusieurs personnes furent blessées et une douzaine de Spiders furent arrêtés sur-le-champ.

Le lendemain, on blâma le travail policier qui, selon plusieurs citoyens, avait usé de violence plus que raisonnable. Plusieurs jeunes qui n'avaient pas été mêlés à la rixe furent arrêtés alors que d'autres durent être hospitalisés pour des blessures graves. Plus de quarante personnes se retrouvèrent sous les verrous et une dizaine à l'hôpital.

Le triste bilan de la soirée fit encore une fois la manchette du lendemain, mais cette fois, la vérité était flagrante. Les jeunes n'avaient fait que se défendre contre l'attaque d'un citoyen outré et en boisson, mais aussi contre l'intervention sauvage des policiers qui, sans discernement, avaient frappé dans le tas. Des interviews furent conclues avec des Spiders qui ne se cachèrent pas pour dénoncer la brutalité et le harcèlement dont ils étaient les pauvres victimes. Me Doris Perron, l'avocat du groupe, fit une violente sortie contre cette répression inutile et exagérée des forces de l'ordre. Plusieurs de ces jeunes clients avaient été sauvagement battus et se trouvaient dans un état lamentable soit à l'hôpital ou à leur domicile.

Des plaintes seront portées contre plusieurs policiers et certains citoyens qui ont violemment attaqué ces jeunes, dont la seule faute a été de s'amuser un peu, avait déclaré l'avocat bien connu. La police doit cesser cette répression injustifiée envers les jeunes qui n'ont ni parents, ni foyers. Notre société n'a pas le droit d'agir ainsi sans discernement et de se faire justice elle-même, cria l'avocat aux nombreux journalistes qui l'entouraient.

– Me Perron, qui est le chef de ce groupe de jeunes appelé les Spiders? demande un journaliste.

– Je n'ai pas à dévoiler le nom de mes clients.

– Comment un groupe de jeunes voyous peut-il se payer les services d'un avocat comme vous? demande un autre.

– Monsieur, sachez que notre système défend autant les jeunes que les personnes âgées, les criminels comme les innocents. Notre système a prévu par l'Aide juridique semblable situation. Tout citoyen, quelle que soit son importance dans la société, a le droit d'être défendu contre l'injustice. Nous pensons même à d'éventuelles poursuites pour atteinte aux droits de mes clients qui, pour la plupart, sont d'âges mineurs. Je n'ai plus rien à ajouter, termina l'avocat avant de se retirer dans sa limousine, dont le chauffeur tenait toujours la porte ouverte.

Pete, assis devant son téléviseur, écoutait attentivement ces déclarations de Me Perron. Un petit sourire au coin des lèvres, il passa les mains dans sa longue chevelure. Les Spiders venaient de marquer un point. Ils venaient de graduer dans l'échelle des valeurs. Avec ces événements, dorénavant les policiers seraient plus subtils et craintifs de s'attaquer à eux. Le chef de bande était satisfait du travail accompli par celui qu'il payait grassement. Tout ceci aurait pour effet de ralentir les ardeurs des enquêteurs qui travaillaient sur le dossier du meurtre.

Il prit Léane par le bras et l'entraîna doucement avec lui. Tous deux se retrouvèrent assis sur la grosse *Harley* qui quitta la rue Sainte-Geneviève dans un bruit d'enfer. Il roula ainsi avec sa compagne durant des heures, passant aux endroits où travaillaient ses amis, ses frères comme il se plaisait à les appeler. Tous le saluaient de la main

avec respect. Les gens qui ne le connaissaient pas ne prêtaient pas attention à ce couple habillé mode, sans avoir l'allure de motards.

Alors que le couple dégustait un café sur la terrasse du *restaurant Chez Tony*, situé sur la rue Saint-Vallier Ouest, la radio annonça l'arrestation d'un membre des Spiders, soupçonné du meurtre de Nicky Boutin. Le narrateur de nouvelles fit mention que cette arrestation survenait après une longue enquête de la part des policiers. Ces derniers étant convaincus que ce meurtre était l'œuvre des Spiders, en représailles contre celui qui avait envoyé deux des leurs en prison correctionnelle jusqu'à leur majorité.

Pete posa sa tasse calmement sur la table et composa immédiatement un numéro sur son cellulaire. Il parla quelques instants avec quelqu'un, puis demanda à Léane de l'attendre sur place, qu'il avait un important rendez-vous. Cette dernière fit la moue, mais ne s'opposa pas à la demande de son compagnon. Il quitta aussitôt l'endroit, laissant derrière lui celle qui l'accompagnait depuis déjà quelques mois. Léane avait réussi à gagner la confiance de Pete qui pour la première fois, se liait d'amitié à quelqu'un du sexe opposé. Les parents de la jeune fille l'avaient mise à la porte en apprenant qu'elle était enceinte.

Un soir que Pete se promenait avec Ricky, ils marchaient tous les deux en se racontant les événements de la journée. À cette heure, le trottoir de la rue Saint-Vallier était presque désert et la ville s'endormait doucement. Son attention fut attirée par les pleurs de

quelqu'un dans une arrière-cour. Tous deux se rendirent vers l'origine des bruits et trouvèrent Léane. Elle pleurait et se tordait de douleur dans un coin. Les deux jeunes hommes la firent se lever et c'est en la supportant jusqu'à la lumière que Pete se rendit compte qu'elle saignait abondamment. Elle lui raconta qu'elle venait de subir un avortement difficile, exécuté par un boucher. Sans attendre plus longtemps, il demanda à son compagnon d'intercepter un taxi. Après quelques minutes le trio arrivait à l'urgence de l'hôpital du Christ Roi sur le Boulevard Hamel. Léane fut admise rapidement considérant la gravité de son état.

Les vêtements tachés de sang, Pete ne voulut pas traîner dans l'hôpital, pas plus qu'il ne voulut donner son nom à la réception. Ils quittèrent l'endroit sans répondre aux questions qu'on leur posait.

Dans les jours qui suivirent, il demanda à Ricky de se rendre prendre des nouvelles. La jeune fille allait mieux, mais il s'en était fallu de peu pour qu'elle reste avec de graves séquelles. Des fleurs lui parvinrent sans qu'elle ne sache le nom de celui qui était si gentil à son endroit.

Ricky alla jusqu'à payer une préposée aux malades pour qu'elle l'informe de l'état de santé de la jeune fille qui intéressait au plus haut point son chef et ami. C'est ainsi qu'il put se rendre devant l'hôpital, la journée où elle reçut son congé. Elle n'eut aucune difficulté à le reconnaître et elle s'empressa de le remercier. Pete la fit se taire, et ayant appris qu'elle ne savait pas où aller, il la conduisit à l'appartement de la rue Sainte-Genève. Un logement de six pièces

comprenant quatre chambres, dont l'une fut mise à la disposition de sa jeune protégée.

Dans les semaines qui suivirent, ils se lièrent d'amitié. Lorsque Léane voulut quitter, par crainte d'abuser de la bonté de son bienfaiteur, il lui avoua qu'elle avait sa place chez lui. Pour la première fois de sa vie, il ressentait quelque chose qu'il ne réussissait pas encore à définir. Il voulait la connaître davantage et il se plaisait en sa compagnie. Devant la gêne que semblait éprouver ce garçon aussi gentil, Léane n'hésita pas et l'enveloppa de ses bras, s'appuyant chaleureusement contre lui. Le couple resta ainsi enlacé sous le sourire amusé de Ricky qui s'excusa de les déranger en quittant les lieux.

Avec le temps qui passa, le couple se renforçait de jour en jour et maintenant, Léane ne le quittait plus. Elle connut rapidement les activités du groupe et prit un malin plaisir à y participer. Elle n'en avait rien à faire que Pete soit un hors-la-loi. La société l'avait rejeté tout comme sa famille.

Pour aider son compagnon, elle faisait la nourriture et le ménage, car son homme aimait que les choses soient rangées et propres. Elle recevait en retour, beaucoup d'amour et d'attention, sans compter les nombreux cadeaux que Pete lui faisait si gentiment. Elle connaissait maintenant le passé de son protecteur ainsi que la haine qu'il vouait à son père, tout comme l'amour et le chagrin envers sa mère, qu'il n'avait pas revue depuis plusieurs années.

Lorsqu'il revint près d'elle, elle l'embrassa amoureusement, ne tenant aucunement compte des gens qui les entouraient. Ils étaient seuls au monde et n'avaient de compte à rendre à personne, surtout pas à la société.

~

Ce soir-là, il y a une réunion des Spiders. Le mot se passa rapidement parmi le groupe et tous devaient y assister, car la vie de l'un des leurs en dépendait. Pete avait commandé cette assemblée de toute urgence, afin de tenir ses frères au courant des événements de la journée.

À vingt et une heures pile, tout le monde était présent et les rumeurs allaient bon train. Sur le terrain de l'usine désaffectée, pas une voiture, pas une moto, pas une bicyclette. Toutes les fenêtres étaient fermées hermétiquement, ne laissant filtrer aucune lumière pouvant alerter le milieu policier. Une entrée par l'arrière avait été prévue, entrée qui autrefois servait à la sortie des déchets. Pete était assis sur la grosse caisse de bois et attendait patiemment que le groupe se calme. Ricky rappela à l'ordre ses frères et ce fut le silence complet. Tous écouteront le chef.

– Mes frères, nous avons un sérieux problème. La Puce a été arrêtée cet après-midi par la police. On l'accuse du meurtre de ce salaud de Nicky. Tous ici nous savons qu'il n'a rien à y voir, pas plus d'ailleurs que quiconque parmi nous. Nous devons aider notre frère à sortir

libre de cette histoire. Notre avocat a été contacté et fera tout en son pouvoir pour le faire libérer sous cautionnement. Si jamais il n'y parvenait pas, nous devrions alors procéder autrement. Je vous expliquerai en temps voulu. Pour l'instant, personne ne fait rien et chacun de vous ne fera de commentaires à qui que ce soit, surtout pas à la police. Nous sommes forts tant que nous restons unis. Celui ou celle qui serait tenté de désobéir à mes ordres, devra passer devant le conseil et subir les conséquences de son geste. Pour les jours à venir, vous cesserez toutes activités et vous vous ferez discret. Je ne veux plus voir un seul blouson identifiant les Spiders. Vous devrez vous fondre dans la population et éviter de sortir jusqu'à nouvel ordre. Nous ne devons pas donner la chance aux policiers de nous repérer et de nous intercepter. Maintenant, dispersez-vous l'un après l'autre et rentrez chacun à votre domicile.

– Pourquoi on devrait se cacher si on n'a rien à se reprocher? crie La Biche, un grand gaillard à l'air malpropre.

Pete saute aussitôt de son siège et s'avance vers celui qui venait de mettre en doute ses ordres.

– Depuis quand oses-tu mettre en doute ce que je dis?

– Pete, on a des affaires en marche...

Avant que l'adolescent ne termine sa phrase, il reçoit un solide et puissant coup de poing au menton qui, malgré son poids, le fait basculer et tomber sur le sol. Il voulut se relever aussitôt, mais Ricky était déjà sur lui.

– Laisse-le, ordonne Pete.

La Biche se relève en feignant vouloir remettre de l'ordre dans ses vêtements et il fonce sur son chef qui l'accueille d'un crochet au creux de l'estomac, puis un deuxième coup en plein visage. L'adolescent s'affaisse sur le béton complètement hors de conscience. Plusieurs jeunes regardent leur chef avec beaucoup de crainte dans les yeux, alors que d'autres applaudissaient le geste qu'il venait de poser. La Biche avait tenté plusieurs fois de former son propre groupe parmi les Spiders et Pete en avait été avisé. Voilà que maintenant, il discutait ouvertement les ordres. Il était violent et borné, mais avait grand cœur. Il protégeait toujours les plus faibles que lui et se servait de cela pour se faire des amis sûrs dans le groupe. Du moins le croyait-il!

Ricky le relève avec vigueur et le plante à nouveau sur ses jambes chancelantes. La Biche s'essuie la bouche du revers de la main, regardant Pete droit dans les yeux.

– Je ferai ce que tu m'ordonnes, dit-il en tendant la main à son chef.

– Maintenant, dispersez-vous, ordonne Pete en replaçant ses vêtements, alors que La Biche ramasse sa casquette.

Ricky se penche vers son chef et lui dit à voix basse.

– Un jour, il va nous apporter d'énormes ennuis, je le sens.

– T'en fait pas, je m'occuperai de lui en temps et lieu. Pour l'instant, il nous servira loyalement. Plusieurs de nos membres le respectent.

Tant et aussi longtemps qu'il n'ira pas plus loin, c'est OK. Par contre, tu gardes un œil sur lui.

Partie deux

Le téléphone sonne au bureau de l'Agence CARBO. Claire décroche aussitôt et invite la personne à garder la ligne, son patron lui répondra dans quelques instants.

– Ici Carl Bouchard, que puis-je faire pour vous?

– Mon nom ne vous dirait pas grand-chose, mais je dois vous rencontrer. Il s'agit de mon fils. Il a de graves ennuis et il n'a personne pour l'aider, ajoute la voix de femme à demi couverte par les sanglots.

– Écoutez, je ne sais pas ce qui peut vous bouleverser ainsi, mais si je peux vous aider, je serai heureux de le faire. Cependant, ce n'est pas au téléphone que nous en déciderons. Si vous me donniez votre nom et votre adresse?

– Excusez-moi. Je suis Yolande Landry, mais je ne peux pas vous rencontrer chez nous à la maison, mon mari n'accepterait pas les démarches que je fais pour sauver notre fils.

– Alors, rencontrons-nous à mon bureau. Vous devez avoir l'adresse?

– Oui, répondit difficilement la femme.

– Je suis au bureau pour la journée, si vous passiez me voir, nous pourrions parler de ce problème et je vous dirai sans détour ce que j'en pense.

La femme raccroche sans ajouter un mot. À peine avait-il refermé à son tour, qu'une autre ligne l'attendait. Cette fois, il reconnut la voix, car il s'agissait de son vieil ami Pipo, l'un de ses informateurs les plus profitables qui fut aussi l'un des plus merveilleux perceurs de coffre-fort que le Québec n'avait jamais connu. Il fut surpris d'entendre ce que ce dernier lui raconta. Après s'être excusé, il avoua avoir besoin d'un service immense. Il était prêt à payer tout ce qu'il faudrait pour qu'il aide sa sœur Yolande, mais surtout son neveu. Il expliqua que le jeune garçon de 16 ans venait d'être arrêté pour le meurtre d'un autre jeune. Il était prêt à mettre sa vie en jeu pour sauver l'adolescent. La conversation dura plusieurs minutes et finalement Carbo promit de s'occuper de l'affaire.

– Josiane, tu peux me sortir tout ce que tu trouveras sur l'affaire de l'assassinat de Nicky Boutin. Aussi, tout ce qu'il y a sur le jeune qui a été arrêté. Demande à Eddy d'aller aux informations chez ses amis de la Centrale de Police.

– Tu as l'intention de t'occuper de cette affaire?

– Je viens d'avoir une demande officielle de la part de Pipo. Il s'agit de son neveu. D'ailleurs, la mère du jeune doit venir me rencontrer aujourd'hui.

À peine s'était-il installé à son bureau, que Josiane revient aussitôt.

– Tu avais raison, une dame Landry demande à te voir, lui dit son assistante.

– Tu l'introduis, s'il te plaît.

Une femme dans la cinquantaine s'avance lentement, elle tenait entre ses mains son sac qu'elle serrait, au point d'en avoir les jointures blanches. Sans regarder Carbo, la tête basse, elle se présente maladroitement.

– Je vous en prie madame, prenez place.

La femme, l'air épuisé, se laisse presque tomber dans le fauteuil. Lorsqu'elle relève la tête, il remarque ce visage fatigué, les yeux enflés d'avoir trop pleuré. Les vêtements qu'elle portait annonçaient sans nul doute sa pauvreté. Son sac à main, vieux de plusieurs années, lui servait d'objet de soulagement pour la gêne et le chagrin qui semblaient l'accabler. Elle le gardait entre ses mains comme s'il faisait partie d'elle, comme si c'était pour elle une bouée de sauvetage.

– Détendez-vous madame, vous me semblez tellement crispée.

– Vous ne le seriez pas, si votre fils était accusé de meurtre?

– Je comprends ce que vous pouvez ressentir, mais ce n'est pas une raison pour vous rendre malade. Racontez-moi ce qui est arrivé à votre fils.

Des larmes coulent de ses yeux, mais elle ne prend pas la peine de les essuyer, comme si elle savait qu'il en viendrait inévitablement d'autres. D'une voix éraillée, elle explique péniblement que son fils de 16 ans était en prison. On l'accusait du meurtre d'un garçon dont elle disait ignorer le nom. La police était venue le chercher très tôt la veille et depuis, elle n'avait eu aucune nouvelle de lui. Bien qu'elle ait essayé de lui parler par téléphone au bureau de police, on lui avait fait part que cela était impossible.

– Vous savez, les seules nouvelles que j'ai eues me sont parvenues par la radio. Même mon mari ne veut pas en parler. Quand il ouvre la bouche, c'est pour le détruire, disant qu'il avait toujours su que c'était un bon à rien. Il ne cesse de dire qu'il est à sa place en prison. Vous savez, monsieur Bouchard, c'est mon fils et je suis certaine qu'il n'a rien à voir dans cette affaire.

– Parlez-moi de lui, racontez-moi ce qu'il fait, quels sont ses amis et ses fréquentations. Je dois tout savoir sur lui.

– Je sais pas comment je vais vous payer, ça doit être très cher n'est-ce pas? Mon mari ne déboursa pas un sou pour le sauver.

– Ne vous en faites pas avec l'argent. Il y a quelqu'un qui va y veiller, je m'arrangerai bien avec lui.

– Mon frère vous a appelé, je suppose, dit-elle d'une voix soudainement presque colérique.

– Madame, celui à qui vous pensez est un vieil ami, je lui dois beaucoup.

– Je ne veux pas entendre parler de lui, c'est un criminel. Sa place est en prison.

– Je ne discuterai pas de cela avec vous, à tout le moins pas pour le moment. Nous avons votre fils à sauver. Maintenant, répondez à mes questions, parlez-moi de lui.

Yolande Landry parla de son fils pendant plus d'une heure, le décrivant comme jamais elle n'aurait cru pouvoir le faire. Carbo l'écoutait et prenait des notes qui pourraient l'aider dans le futur. Puis, il reconduisit la pauvre femme, lui promettant de faire tout en son pouvoir pour l'aider. Pendant plusieurs minutes, il resta assis impressionné par ce qu'il venait d'entendre. Cette femme avait une telle confiance en son fils, elle croyait tellement en son innocence que jamais il n'aurait pu lui refuser son aide.

Quelques minutes plus tard, il s'entretenait au téléphone avec Me Perron, celui-là même qui avait la défense de l'adolescent. L'avocat trouva très intéressant, le fait qu'un privé pourrait être à son service pour l'aider à innocenter le jeune Landry. Il fut donc convenu que les deux hommes se rencontreraient en après-midi, afin de mettre au point la défense du jeune homme. Carl obtint la permission de

pouvoir parler avec le jeune accusé. L'avocat l'informa qu'il aviserait les personnes responsables au Centre de Détention pour les jeunes.

Il lui suffit d'une heure à peine pour obtenir le rendez-vous. On lui fournit une pièce meublée d'une table carrée et deux chaises. La Puce s'installa sur l'une des chaises et Carbo prit place en face de lui, utilisant le coin de la table. Il se présenta tout en expliquant la démarche faite par la mère de ce dernier, n'oubliant pas de mentionner son association avec son procureur. Le jeune adolescent ne bougea pas d'un pouce, regardant fixement le mur, sans dire un seul mot. Malgré toutes les questions que lui posa l'enquêteur, La Puce ne répondit à aucune.

– Eh! Tu ne sembles pas te rendre compte que je suis ici pour t'aider. Tu pourrais avoir au moins la politesse de me répondre.

– Je suis un Spiders, j'ai des amis et j'ai pas besoin de toé. Ils vont me sortir de là par tous les moyens, les bœufs ont juste à ben se tenir.

– Je pense que tu ne te rends pas compte de la situation. Tes amis peuvent peut-être faire bien des choses comme tu le crois, mais certainement pas de te faire sortir d'ici. Une seule personne te sortira et c'est le juge devant qui tu seras jugé.

Pour toute réponse, La Puce fait un petit sourire en coin, comme s'il voulait défier celui qui voulait l'aider. Sans attendre que la conversation ne reprenne, il se lève et frappe dans la porte en demandant à sortir. Carbo n'eut d'autre choix que de quitter les lieux.

Il n'avait rien obtenu de ce qu'il voulait, mais au moins il savait une chose, le dossier ne serait pas facile.

Il était l'heure pour lui d'aller à son rendez-vous avec Me Perron. Cet avocat qu'il connaissait depuis très longtemps, ayant eu à lui faire face lors de nombreux dossiers alors qu'il était policier. Il le savait retors, rusé et jouant très près de la ligne entre ce qui est l'honnêteté et la malhonnêteté. Comme on dit dans le langage policier « *Border line* ». Doris Perron aimait jouer avec le feu, monter des alibis, trouver des éléments-surprises, influencer les juges et intimider ses confrères. Il aimait plaider devant les jurés, prenant un malin plaisir à se promener devant eux, les deux pouces accrochés à ses larges bretelles. De sa voix rauque et puissante, il parvenait plus souvent qu'à son tour, à les placer de son côté et faire ainsi acquitter ses clients. En fait, il nageait dans le succès et ses services étaient très dispendieux.

C'est en partie cet élément qui attisa sa curiosité. Comment un jeune comme La Puce pouvait-il se payer les services de cet homme? Il obtint la réponse dans les premières minutes de son entretien. Me Perron lui expliqua que son client était non pas l'adolescent, mais bien le patron des Spiders. Carbo voulut en savoir davantage sur cet employeur, mais l'avocat se montra très avare de ses mots, préférant tourner la conversation envers le travail qu'aurait à faire l'enquêteur privé. Ce dernier de son côté n'était pas le premier venu. Il préféra se montrer un bon collaborateur et mettre l'avocat de son côté. Il le

laissa parler et s'emporter, espérant qu'il échapperait certaines informations pouvant lui être utiles.

Lorsqu'il quitte le procureur, Carbo n'avait pas appris de choses essentielles, si ce n'est la version personnelle de l'avocat. Ce dernier avait d'ailleurs demandé différentes choses à l'enquêteur, mais une fois dehors, Carl respira profondément, laissant s'échapper la vapeur de colère qu'il retenait difficilement. Il s'était retrouvé pour la première fois du même côté que ce renard, envers qui il avait une certaine admiration, mais surtout une méfiance presque malade. Bien sûr, il lui fournirait une certaine aide, mais pas au point que l'espérait le procureur.

Lorsqu'il rentre à son Agence, Eddy, son associé, l'attendait. Accompagnés de Josiane, tous trois se retrouvent dans le bureau. Chacun y va de ce qu'il avait trouvé d'intéressant dans les recherches effectuées. Pour sa part, Eddy avait tracé un vrai topo de ce que pouvait être le groupe des Spiders. Ses ex-confrères, selon ses dires, étaient parfaitement convaincus de la culpabilité de La Puce. L'une des preuves était la douille de calibre 38 mm retrouvée accrochée au cou du jeune adolescent à l'aide d'une chaînette en or. Ils étaient certains qu'il s'agissait de la douille d'où était partie la masse de plomb qui avait causé la mort de Nicky Boutin.

– Comment peuvent-ils relier cette douille, sans l'avoir trouvée sur les lieux du crime et qui plus est, sans avoir le plomb pas plus que l'arme qui l'avait tirée. C'est complètement farfelu. J'espère pour eux

que ce n'est pas là la seule preuve qu'ils possèdent pour l'avoir mis en accusation. Sinon, je peux t'assurer qu'il ne tardera pas à être libéré.

– J'en conviens Carl, mais ils ne m'ont certainement pas tout donné leur dossier, ils savent que nous travaillons ensemble.

– OK! Nous allons donc faire notre propre enquête. Eddy, dans tes contacts, tu n'aurais pas quelqu'un qui rôderait autour de ce groupe de jeunes?

– Non, personne. Tu sais, ce n'est pas un groupe facile à approcher. Ils sont rendus puissants et maintenant ils ont goûté au sang. Ils ne s'arrêteront pas là, les choses vont aller de mal en pis. Avec ce meurtre, ils viennent d'atteindre les lignes majeures du crime. Tout ce qu'ils ont fait auparavant n'a été que de la petite gomme à côté de ce qu'ils vont faire. Tu n'as qu'à regarder l'avocat qu'ils se paient, ça veut tout dire.

– De toute manière cela ne m'arrêtera pas. Il est grand temps que quelqu'un y mette de l'ordre et les fasse revenir les deux pieds sur terre. Ils devront se rendre compte que la loi est égale pour tous, même pour eux. Allez, ramasse-moi tout ce que tu pourras, le nom des membres actifs, celui de leurs familles, les endroits qu'ils fréquentent, les voitures, les motos, enfin tout.

Eddy quitte le bureau avec du travail, plus qu'il n'aurait le temps d'en faire. Il ne sera pas facile de répondre aux attentes de son patron qui, parfois, était très exigeant. De son côté Carl reste derrière son bureau, regardant fixement le portrait de ses parents placé à sa droite sur le

coin de la grande table de travail. Il retourne dans le passé, pas très loin derrière lui, quelques années à peine. Il se souvenait soudainement de la critique que lui avait faite sa mère, alors qu'il avait été impliqué dans un dossier relativement compliqué. La pauvre, elle avait presque honte de la profession de son fils et n'avait pas hésité à lui faire le reproche de l'avoir choisi. Les événements avaient jeté le discrédit sur les forces de l'ordre. Elle considérait que son fils ne méritait pas tous ces reproches que la population et la presse s'acharnaient à lancer à qui voulait l'entendre. La profession de policier, car c'en est une, est comme beaucoup d'autres qui sont toutes aussi difficiles les unes que les autres. Lorsqu'un médecin commet une erreur professionnelle, ce sont tous les médecins qui écopent. Lorsqu'un juge fait de même, tous les juges sont sans distinction responsables. Pour les policiers, les infirmières, les chirurgiens et plusieurs autres, on y retrouve la même forme de jugement général. Il eut beau lui expliquer son point vu, il n'avait pourtant pas réussi à la convaincre d'aimer sa profession. De son côté, son père préférait demeurer neutre.

L'histoire s'était déroulée dans des circonstances différentes, mais avait comme point commun de jeunes adolescents. L'enquête qu'il avait dû accepter ne l'avait pas réjoui. En entrant dans cette carrière, il s'était juré, comme bon nombre de policiers, que jamais il n'aurait à travailler sur le dos de l'un de ses confrères. Pourtant, le sort en avait décidé autrement.

Un affrontement avait eu lieu entre policiers et adolescents. Ils étaient environ deux cents, réunis au Carré d'Youville pour protester. Comme aujourd'hui, ils étaient âgés entre 13 et 20 ans. Alors qu'aucun des ados n'avait d'arme à feu, l'un des policiers reliés à cette intervention avait perdu son sang-froid, craignant pour sa vie. Il avait brandi son arme à feu. Dans l'échauffourée qui s'en suivit, deux jeunes avaient trouvé la mort.

Les médias s'étaient emparés de l'affaire et la police en avait eu plein les bras. Des rassemblements de citoyens avaient eu lieu et les émeutes avaient été évitées de justesse. Les voitures de patrouille étaient la cible de projectiles divers, les patrouilles à pieds avaient été suspendues et les autorités ne cessaient de sortir des bulletins de presse invitant la population au calme.

L'enquête, qu'il avait menée, s'était finalement soldée par la mise en accusation du policier, pour utilisation illégale et non justifiée de son arme, ainsi qu'homicide involontaire. Ce fut-là, le minimum qu'il put obtenir contre ce jeune policier. Les accusations renversèrent la vapeur et ce fut au tour des policiers de crier à l'injustice. Un vent de mécontentement souffla sur la ville. Des pressions de toutes sortes se firent par le syndicat, alors que les élus municipaux se dissociaient totalement de cette affaire, sous prétexte qu'ils n'avaient pas à intervenir dans le processus de sélection des policiers. Des poursuites civiles avaient été intentées contre le policier et la Ville de Québec. On reprochait au corps policier de n'avoir pas fourni à son membre,

tout l'entraînement nécessaire dans le maniement des armes de service.

Un juge avait considéré que deux séances annuelles de tir n'étaient pas suffisantes. L'enquête avait aussi démontré que bon nombre de policiers avaient peur de leur arme de service, alors que d'autres étaient souvent irresponsables en l'utilisant à toutes les sauces. Un questionnaire-sondage avait révélé ces résultats désastreux. Il fut révélé que certains policiers, au cours d'une carrière de 25 ou 30 ans, n'avaient jamais sortis ou utilisés leur arme de service.

Depuis cette affaire, les sessions de tir étaient obligatoires tous les mois. Ceux qui ne pouvaient se qualifier étaient automatiquement suspendus du travail régulier et mutés dans des fonctions bureaucratiques jusqu'à un résultat satisfaisant.

Josiane entre dans le bureau et le bruit ramène son patron à la réalité.

– Carl, tu avais quelque chose pour moi?

– Oui, tu vas te rendre au Palais de Justice, au greffe de la Cour Juvénile. Essaie d'obtenir tous les dossiers sur les Spiders. Nous devons tout connaître de ce groupe. Débrouille-toi pour avoir ça. Tu paies ce qu'il faut.

– Je suis à vos ordres patron, lance la jeune femme en tournant sur les talons avec un sourire moqueur.

Il la regarde sortir avec un sourire de satisfaction. Elle était devenue pour lui totalement indispensable. De jour en jour elle s'améliorait,

apprenant de plus en plus les règles de bases que devait posséder tout enquêteur. Jamais il ne l'aurait cru aussi douée. En si peu de temps, elle était passée de son poste de secrétaire à celui d'assistante. Bientôt, elle pourrait demander sa licence d'enquêteur privé et devenir ainsi son associée à part entière.

Il quitte le bureau pour se rendre à *La Boustifaille*. Il avait faim, mais il voulait surtout relaxer un peu, histoire de remettre de l'ordre dans ses idées. Devant un bon repas, il lui était souvent plus facile de trouver des solutions.

Une fois qu'il eut terminé, il décide de marcher quelques pas sur la rue Maguire. La température était agréable malgré le petit vent du nord-est qui soufflait sur la Ville de Sillery. Il se promena ainsi durant plus d'une heure. Il savait maintenant comment se déroulerait son dossier, comment il interviendrait dans cette délicate affaire.

Partie trois

Pendant ce temps, la police ne chôlait pas. Tous ceux qui étaient identifiés au sigle des Spiders continuaient d'être interceptés pour interrogatoire et photographies d'usage. L'accalmie, suite aux incidents du théâtre *Polichinelle*, n'avait plus d'effet et les policiers reprenaient le temps perdu. La Puce était arrêtée, mais ils n'arrêtaient pas de chercher en espérant que d'autres indices leur seraient révélés. Les médias continuaient de faire des Spiders la manchette des nouvelles locales, ne faisant plus d'eux de pauvres victimes, mais aussi des agresseurs en bande organisée.

Pete était de plus en plus agressif, irrité par les interventions policières. Il avait eu plusieurs rencontres avec son avocat qui l'encourageait à ne rien changer à ses habitudes. Il promettait à chaque fois, qu'il ferait cesser le harcèlement dont ils étaient l'objet. Grassement payé, il ne ménageait pas les efforts, mais son client n'était pas dupe, il se rendait bien compte qu'il se faisait manipuler. Trop c'était trop! Au dernier rendez-vous, le chef des Spiders explosa.

Une engueulade s'en suivit et l'avocat en prit pour son rhume. Les menaces d'abandon du dossier et les poursuites éventuelles n'eurent aucun effet sur le jeune homme qui, au contraire, passa à l'action. Un gros calibre 45 mm se retrouva sous le nez de l'avocat qui, pour la première fois de sa carrière, faisait face à ce genre de situation.

– Si vous me prenez pour un imbécile, je peux vous prouver que je n'en suis pas un. Vous allez faire le travail pour lequel je vous paie, sinon je vais me débarrasser de vous, comme nous l'avons fait avec ce salaud de Nicky. Vous allez sortir La Puce de cette prison et vite, sinon je vous promets une belle petite balade en auto.

– Écoutez Pete, je fais tout mon possible. J'ai même engagé un enquêteur privé pour que les choses aillent plus vite.

– Qu'est-ce que c'est cette affaire de privé?

– C'est une surprise que je vous réservais. C'est le meilleur enquêteur qu'on n'ait jamais eu à Québec. Il fait du bon boulot et n'aura aucun problème à détruire les preuves de la police, il les connaît bien, c'est un ancien flic. Je mets toutes les chances de notre côté et je peux te garantir que La Puce s'en sortira.

– Je vous le souhaite maître, lance Pete avant de refermer la porte capitonnée.

L'avocat se laisse tomber dans son fauteuil. Il transpire abondamment et a de la difficulté à respirer. Il venait de comprendre avec qui il aurait à faire dorénavant. Lui qui croyait manipuler le jeune homme,

il était, en l'espace de quelques instants, presque devenu une victime. Il n'aurait désormais plus à composer avec un adolescent irresponsable, mais avec un criminel dangereux. Il donne ordre de n'être dérangé sous aucun prétexte et il s'enfile quelques bons verres de gros gin.

Plusieurs fois, il voulut décrocher le téléphone, mais il hésitait. Finalement la peur l'emporta.

– Monsieur Bouchard, ici Me Perron. Vous serait-il possible de passer à mon bureau?

– Je n'ai malheureusement pas le temps, j'ai des rendez-vous que je ne peux pas remettre.

– Écoutez, c'est très sérieux. Je viens de recevoir des menaces...

– Maître, l'interrompt Carbo. C'est votre dossier et votre client, alors débrouillez-vous. Je déteste les avocats qui me prennent pour un imbécile. La ligne téléphonique se coupe aussitôt, alors qu'il esquissait un petit sourire de satisfaction.

La Jaguar rouge roulait maintenant en direction de la Basse-Ville, tout en passant par le Quartier Latin et la rue Saint-Jean. Il regarde attentivement les jeunes qui fréquentaient les environs. Il voulait constater de ses yeux qui étaient les Spiders. Il n'eut aucune peine à localiser quelques membres du groupe. Ils n'avaient pourtant pas l'air bien malin, des enfants bien plus que des criminels, à tout le moins à leur apparence.

Une *Harley* de modèle *Sporster* s'arrêta devant le petit groupe. Le jeune homme aux cheveux longs stationne la moto et d'un geste sec du talon, fait descendre le support de position. Il marche vers le petit groupe, alors qu'une jeune fille l'accompagnant demeure assise sur la moto. Les cinq jeunes s'avancent vers le visiteur et lui donnent une poignée de main non traditionnelle. Se touchant légèrement poing à poing, un serrement de main rapide, suivit d'un effleurement du visage avec la main gauche. Carbo venait d'assister au signe de reconnaissance des Spiders. L'homme à la moto est plus grand et plus costaud que ses amis, mais aussi mieux habillé. Il est d'ailleurs le seul à parler, les autres ne font que l'écouter. La petite réunion se déroule en deux à trois minutes et ils se séparent. Le privé décide de suivre la moto qui démarre rapidement. Qui était cet homme que les autres avaient si religieusement écouté? Le bolide circule dans le Vieux-Québec, puis dans le secteur de la rue Saint-Paul, saluant au passage quelques sympathisants n'arborant pas le sigle du club. La moto s'arrête finalement en bordure de la Grande-Allée, devant un café-terrasse. Le couple y descend et s'installe à une table. Carbo reste quelques minutes à les observer, mais il doit se résigner à les quitter, non sans avoir tiré quelques bonnes photos.

~

Pendant ce temps, à la maison de correction, la Puce se retrouve pour la première fois à l'extérieur, dans la grande cour arrière. Une

douzaine d'autres jeunes l'accompagnaient dans sa sortie. On lui avait expliqué qu'il ne pouvait être mêlé à la population carcérale en générale, car il n'était pas condamné et la loi exigeait que les prévenus et les détenus soient séparés. Il se fichait de ces règlements, il était un Spiders avant tout. Il décide de s'allonger à même le sol, face aux chauds rayons du soleil. La tête appuyée sur ses bras repliés, il ferme les yeux. Pour la première fois de sa vie, il se retrouvait privé de sa liberté, seul et séparé de ses amis. Il venait de recevoir la visite de sa mère qui était dans tous ses états. Elle avait voulu le serrer contre elle, mais il s'y était refusé, trop orgueilleux pour s'adonner à cette marque d'amour devant des étrangers. Il avait refusé de répondre aux questions de sa pauvre mère qui voulait savoir ce qu'il avait fait. Elle dut cependant renoncer, car elle n'obtint que le silence de son fils. C'est en retenant ses larmes qu'il avait vu celle qu'il aimait plus que tout au monde quitter la petite salle des visites.

– Eh! Trou du cul de Spiders, lève-toé, j'ai des choses à te dire, lance une voix.

La Puce ouvre les yeux et aperçoit l'adolescent qui l'interpellait. Pas très grand, mais costaud, le jeune homme lui faisait signe de se lever. Il obéit, mais prudemment, sentant qu'un danger se préparait. Dès qu'il fut debout, il constate rapidement que son intuition était bonne, trois autres jeunes accompagnaient celui qui lui avait parlé.

– Tu veux quoi, tas de merde? Risque La Puce.

Pour toute réponse il reçoit une série de coups qui venaient de toute part, l'atteignant au corps et au visage. Quelques secondes suffirent pour qu'il tombe sur le sol, ressentant une atroce souffrance sur tout le corps. Un surveillant arrive au pas de course, mais il n'a pas le temps de le voir, il perd conscience.

Lorsqu'il rouvre les yeux, il est allongé dans un lit à l'infirmierie du Centre pour adolescent.

– Alors jeune homme, comment se sent-on? demande un infirmier.

Aucune réponse ne sort de la bouche du patient qui se contente de le regarder. L'homme tourne les talons sans demander la suite. La Puce tente de se lever, mais la douleur qu'il ressent le force à demeurer sans bouger.

Quelques instants après le départ de l'infirmier, un jeune en pyjama s'approche du lit.

– Alors, t'as rencontré Ti-Bull à ce que je vois.

– Cé qui Ti-Bull? demande La Puce.

– Cé le gars qui t'as mis dans cet état. C'est lui qui runne icite, lui pis sa gang. Cé tu vrai que t'é un Spiders?

– Qui cé qui t'as dit ça?

– Icite toute se sé. J'aurais aimé ça faire partie de vot'gang, mé y m'ont refusé, j'étais trop p'tit.

– Aide-moé à me lever, demande La Puce.

Malgré la douleur, il réussit à s'asseoir sur le bord de son lit. S'appuyant sur son compagnon, il dépose les pieds au sol et se tient finalement debout. La tête lui tournait, mais il résistait. La force de ses jambes lui revint rapidement. Il marche quelques pas et préfère retourner à son lit.

– Parle-moé encore de ce bâtard qui m'a attaqué.

– J'te conseille de rester loin de lui, c'est un fou, il pourrait te tuer, même les surveillants en ont peur. Son frère est à la Prison de Québec pour des hold-up, pis lui aussi est icite pour ça.

– Pourquoi il s'est attaqué à moi?

– Il aime pas les Spiders, il dit qu'ils ont tué son cousin.

– Quoi, Boutin était son cousin?

– C'est ça qu'y dit.

Les deux adolescents durent interrompre leur conversation avec l'arrivée de l'infirmier. Ils regagnent leur lit respectif.

~

Pendant ce temps Carbo est de retour à son bureau, afin d'y rejoindre Josiane et Eddy. Chacun donne un compte rendu des informations recueillies. Josiane, pour sa part, dépose sur la table toute la documentation ramassée. Quant à Eddy, il avait appris l'adresse où se réunissait le groupe de jeunes délinquants, en fouinant dans les

dossiers de ses ex-confrères. Il n'en fallait pas plus à Carbo pour prendre sa décision.

– Josiane nous allons avoir du boulot pour la soirée. Eddy, tu nous accompagne, on ne sera pas de trop à trois pour faire l'installation.

– Qu'est-ce que tu as en tête? demande l'assistante.

– Considérant que personne ne semble vouloir parler des Spiders, même Pipo ne peut fournir les informations que je veux. Nous allons nous même aller aux informations. Espérons qu'ils utiliseront encore l'entrepôt, j'ai l'intention d'aller y installer quelques caméras. Pour ce travail, j'ai besoin de vous deux. Allons au travail. Toi Josiane, tu prépares tout ce dont nous aurons besoin. Eddy tu resteras à l'extérieur pour faire la surveillance. Nous avons juste le temps de faire notre travail avant que la noirceur ne prenne. Je suis presque certain qu'ils ne doivent s'y retrouver qu'à la nuit tombée.

Trente minutes plus tard, le trio arrive en vue de l'édifice abandonné. Pas âme qui vive aux alentours. Josiane et Carbo entrent et procèdent à la visite des lieux tout en repérant les endroits stratégiques pour y faire les installations. Pendant ce temps, Eddy patrouillait discrètement les environs, se rapportant à son patron toutes les dix minutes par radio.

Il fallut au couple, plus de deux heures de travail pour que tout soit en place. Une fois terminé, Carbo entreprend de fouiller l'endroit, regardant çà et là, sans savoir ce qu'il cherchait vraiment.

- Il va falloir partir, Carl, la noirceur tombe, dit Josiane.
- Non, attends un instant, viens ici et dis-moi ce que tu vois sur le plancher.
- Ça ressemble étrangement à du sang séché.
- Tu as parfaitement raison, c'est du sang. C'est très certainement ici que Nicky Boutin a été tué. On l'a transporté sur le bord du fleuve pour brouiller les pistes. Celui qui a nettoyé ce plancher était très maladroit, heureusement pour nous d'ailleurs.
- Alors il ne fait aucun doute que le meurtre a été commis par quelqu'un du groupe.

Carbo se penche et gratte avec un coupe-ongles quelques particules demeurées dans de petits trous du ciment. Le tout est placé dans un mouchoir de papier que lui fournit Josiane. Avant de se relever, il examine minutieusement le plancher centimètre par centimètre. Ses yeux arrivent finalement au pied d'une grosse colonne de béton. Au même moment, Josiane se penche à son tour et ramasse quelque chose.

- Carl, c'est ça que tu cherches? dit-elle en lui montrant un morceau de plomb écrasé.
- Toi, si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer, bingo! Je ne crois pas me tromper en disant qu'il s'agit du projectile qui a tué Boutin. Maintenant, sortons, il se fait tard.

Le trio quitte les lieux. Eddy rentre chez lui et Josiane demeure avec son patron et ami. Tous deux retournent vers le bureau.

– Carl, quelle est l'autonomie de ces nouvelles caméras?

– Environ 24 heures d'enregistrement. Le gros avantage, c'est qu'elles fonctionnent avec un détecteur de mouvement. Tu comprends, tant qu'il n'y a personne, elles ne tournent pas. Le gros problème, c'est que je n'ai pas encore reçu le transmetteur d'images qui nous permettrait d'observer à distance. Nous allons donc devoir aller récupérer les cassettes tous les deux ou trois jours à la même heure. Ceci augmente les risques pour nous.

– De toute manière nous pourrions attendre plus que deux jours avant de faire le changement. Ils ne doivent pas se réunir très souvent ici, sinon ils se feraient trop remarquer.

– Nous verrons, maintenant allons souper. J'ai quelqu'un à rencontrer ce soir. Pipo en sait peut-être un bout sur les activités de son neveu.

– Je ne comprends pas que la police n'ait pas fouillé cet endroit.

– Peut-être n'en connaissent-ils pas l'existence.

~

Le téléphone sonne à l'appartement de la rue Sainte-Geneviève. Léane répond et passe aussitôt l'appareil à Pete.

– Ouais! se contente-t-il de répondre.

Il écoute quelques instants puis raccroche calmement. Pourtant ceux qui étaient présents virent la rage dans les yeux de leur chef. Personne n'ose parler.

– On a du travail pour cette nuit. Il me faut cinq gars, lance Pete à Ricky son bras droit. Vous trois sortez, ordonne Pete en regardant les jeunes qui étaient devant le téléviseur.

Une fois seul avec Ricky et Léane, il raconte la conversation qu'il venait d'avoir avec l'avocat Perron. Jamais la jeune fille ne l'avait vu aussi nerveux. Il faisait craquer ses doigts les uns après les autres, regardant fixement devant lui.

– Il faut le sortir de là et nous irons cette nuit. Nous en profiterons pour ramener avec nous Charles et Ti-Gus. Tu ramasses des armes et des cagoules et on se retrouve vers minuit sur le terrain derrière le stade municipal.

Ricky quitte aussitôt l'appartement afin d'exécuter les ordres de son patron.

– Pete, je ne crois pas que soit raisonnable de faire ça, dit Léane timidement.

– Je n'ai pas le choix, ils ont failli tuer La Puce à la prison des jeunes. De toute manière, il n'a rien à faire dans cet endroit, ce n'est pas lui qui a commis ce meurtre. Je te promets qu'il n'y aura pas de violence. Je dois le faire.

La jeune fille quitte la pièce et se renferme dans sa chambre. Pete la regarde s'éloigner sans intervenir. Pour la première fois, celle qu'il aimait n'était pas d'accord avec lui et le lui faisait bien sentir. Il hésite plusieurs fois devant la porte de la jeune fille, mais finalement, il décide de quitter l'appartement. Il avait besoin de prendre l'air, de respirer un peu de liberté. Il monte dans sa Chevrolet 1957 et met le moteur en marche. L'engin de 350 pouces cubes, modifié par un copain, grondait comme une voiture de course. Sans faire crier les pneus, il quitte la rue Sainte-Geneviève en direction de la haute ville. Empruntant les Plaines d'Abraham, il arrive sur le boulevard Champlain et prend la direction des ponts. Une fois sur la Transcanadienne, il écrase l'accélérateur à fond et l'avant de la puissante Chevrolet bondit. Rapidement, le moteur monte à 5,000 tours et l'odomètre à près de 200 kilomètres. Il roule ainsi quelques minutes, puis relâche la pédale d'accélération pour reprendre une vitesse plus normale. S'engageant dans la sortie de Laurier Station, il s'arrête dans un restaurant. Après avoir commandé un café, il demeure sur place près d'une heure. Il avait le cœur gros, mais il ne devait pas succomber à ses sentiments pour Léane. Ses hommes avaient besoin de lui et il devait y être.

Sur le chemin du retour vers Québec, il roule la fenêtre baissée, prenant le maximum d'air frais. Alors qu'il passe en front de la traverse pour Lévis, une moto arrive à sa hauteur. Il reconnaît aussitôt Ricky. Les deux bolides se rangent le long du trottoir.

- Qu'est-ce qui ne va pas? demande Ricky.
- J'en sais rien.
- C'est Léane n'est-ce pas ? Écoute, je sais combien tu tiens à cette femme, mais tu ne dois pas oublier nos amis. Ce sont eux qui ont fait de toi ce que tu es aujourd'hui.
- Rick, fiche-moi la paix, je n'ai pas envie de parler de ça.
- J'ai fait la collecte ce soir, j'ai planqué l'argent à l'endroit habituel.
- D'ac mon vieux! Excuse-moi, je ne suis pas dans mon assiette, c'est tout.
- On fait la course? demande Ricky.
- Non pas ce soir, on ne doit pas attirer l'attention des flics.
- T'as raison, allons plutôt chez Tony, la gang est là.

Les deux hommes quittent le Boulevard Champlain et en quelques minutes arrivent au café-terrasse.

Il est vingt-trois heures trente lorsque le petit groupe se rassemble à l'endroit prévu. Pete donne ses instructions et tous se retrouvent sur le stationnement du *Centre du Billard*, au coin de Charest et de Langelier. Deux voitures attendaient patiemment le petit groupe. Voitures qui avaient été volées quelques minutes auparavant par deux membres du groupe, lesquels serviraient de chauffeurs pour la balade.

Rapidement, ils arrivent séparément derrière le Centre de Détention pour jeunes. Les cinq jeunes cagoulés et armés avancent maintenant vers l'entrée arrière du Centre. Pete sonne à la porte, puis se plaque le long du mur. Quelques instants plus tard, une lumière s'allume dans le portique. Un homme dans la soixantaine arrive à la porte, mais ne l'ouvre pas. Il tente de voir à l'extérieur, mais il n'aperçoit personne. Pete allonge le bras et sonne à nouveau. Le gardien exaspéré, croyant à quelqu'un qui lui jouait un mauvais tour, sort sur la petite galerie en pointant sa lampe de poche vers la cour. En quelques secondes, il se retrouve avec une arme sous le nez. Il échappe la lampe et les clés qui s'écrasent sur le béton. Quelqu'un lui arrache les menottes à la ceinture et il se retrouve les mains derrière le dos, solidement attaché avec son propre attirail.

– Maintenant, tu vas nous conduire à l'infirmierie et ne t'avises pas de faire du bruit pour avertir tes petits copains. Je sais qu'il y en a un dans le portique avant et un autre à la réception. Alors, ne fais pas de gaffe, sinon jamais tu ne prendras ta retraite.

Pete pousse l'homme devant lui, alors que trois de ses gars partent dans une autre direction.

– On doit prendre l'escalier pour l'infirmierie et l'autre gardien d'en avant va nous entendre, avoue le vieux surveillant.

– Avertis-le que tu fais une ronde jusqu'à l'infirmierie.

Le gardien hoche de la tête en signe de réponse. Ils arrivent sans encombre au deuxième étage. La Puce n'en croyait pas ses yeux de

voir ses amis arrivés. En moins de temps qu'il ne fallut pour le dire, il était déjà habillé. En quelques secondes à peine, le groupe se retrouve à la porte de sortie, rejoignant ainsi Charles et Ti-Gus qui étaient impatient de quitter les lieux.

– Excuse-moi, dit Pete en frappant le gardien derrière la tête.

Ricky le dépose sur le sol et ils sortent. Les deux voitures quittent l'arrière-cour. Huit minutes avaient suffi aux Spiders pour libérer leurs amis. Les deux voitures volées furent abandonnées près du stade municipal et le groupe se sépara. Pete rentre chez lui. Il est reçu par Léane qui lui saute au cou, alors que des larmes de joies coulent de ses yeux.

– Pete, j'ai tellement eu peur. Je t'en supplie ne refais plus jamais de pareilles choses. Mon chéri, promets-le-moi !

– Nous en reparlerons plus tard. Habille-toi nous allons manger, j'ai une faim de loup.

Partie quatre

Carl ramasse le journal comme tous les matins, mais cette fois quelque chose attire son attention. La page frontispice faillit le faire tomber à la renverse. « **Triple évasion du Centre de Détention pour jeunes délinquants** ». Il s'empresse de lire l'article au complet. Les Spiders avaient une fois de plus volé la vedette en réussissant cette triple évasion, incluant bien sûr son client. Poussé par la colère et la déception, il lance le journal sur la table et boit son jus d'orange d'un seul trait.

Arrivée à son bureau, Josiane ne prend pas la peine de lui poser la question à savoir s'il était au courant de la nouvelle. Son humeur massacrant lui donna rapidement la réponse. Elle le suit néanmoins, prenant soin de ne pas apporter avec elle le journal. Une fois qu'il eut pris place à sa table de travail, il donne un violent coup de poing sur le dessus massif. Heureusement, son assistante avait presque prévenu le coup, n'ayant pas encore déposé la tasse de café.

– Je peux te remettre ton café maintenant?

– Excuse-moi, mais ils dépassent les bornes. Ils se prennent pour qui ces tas de merdeux qui ont encore la couche aux fesses. On se fend le cul pour les aider et ils vous remercient en s'évadant. Je n'arrive pas à y croire.

– Eddy t'avait prévenu qu'ils étaient de vrais criminels, qu'il faudrait les traiter comme des adultes.

– On ne peut quand même pas généraliser. Eddy a ses idées sur les jeunes, moi j'ai les miennes. Ce n'est certainement pas La Puce qui a organisé cette évasion, cela n'a aucun sens de la part d'un jeune de 16 ans.

– Peu importe qui a organisé cela. C'est fait et à ce que j'ai lu dans le journal, ce fut un travail de professionnel.

– Professionnel, mon œil! As-tu déjà rencontré les gardiens de ces centres?

– Non pas vraiment, pourquoi?

– Eh bien! Tu vas avoir l'occasion de le faire bientôt, tu m'en donneras des nouvelles. Passe-moi le numéro de sa mère, elle est certainement au courant à l'heure qu'il est.

Carbo s'entretient quelques minutes au téléphone, essayant de raisonner la mère qui défendait son fils comme jamais, renversant la faute sur les Spiders qui avaient entraîné son fils dans une pareille aventure. Après quelques mots d'encouragement et la promesse qu'il n'abandonnerait pas le dossier, la mère finit par se calmer.

– Josiane prépare-toi nous allons au Centre. Il faut que j'en aie le cœur net.

Le couple d'enquêteurs arrive rapidement à l'endroit qui grouillait de policiers en uniformes. La Jag est interceptée comme toutes les automobiles qui s'approchaient des lieux de l'évasion. Les fourgons des journalistes étaient fort nombreux et les reportages en direct allaient bon train. Au passage, Carbo se sent tirer par le bras. Il reconnaît aussitôt Michel Frappier du Journal du Québec.

– Monsieur Bouchard, que faites-vous ici? demande l'homme qui tenait une mini enregistreuse à la main.

– Tu fermes ça, dit Carbo en montrant l'appareil.

Les deux hommes se retirent à l'écart, suivi de Josiane que Frappier reconnut sans peine.

– Le jeune Landry est mon client. Je ne veux aucune allusion dans ton journal, c'est compris!

– C'est compris, répète le journaliste. Si vous me disiez ce qui se passe. Comment se fait-il qu'un homme comme vous s'occupe d'un jeune comme ça?

Carbo lui raconte une partie de la vérité. Pour se débarrasser du journaliste, il lui fait la promesse de lui donner l'histoire en exclusivité, une fois que le tout sera terminé. Frappier le regarde s'éloigner et entrer à l'intérieur. Plusieurs journalistes s'approchent de

lui, le questionnant sur cet homme avec qui il s'était entretenu. Il se donna de l'importance en inventant ce qu'il déclara à ses confrères.

Une fois dans le Centre, le couple de privés se fait intercepter aussitôt par un enquêteur de la police municipale. Étienne Lavoie était un policier de la vieille école. Il ne connaissait pas Carbo personnellement, mais avait entendu parler de lui par son copain Eddy. Il accepte de répondre à quelques questions et permet au privé de faire son travail en avisant ses confrères de le laisser passer.

Le Directeur du Centre était dans tous ses états. Jamais une évasion n'était survenue dans toute l'histoire de sa maison de correction. Il se voyait déjà la risée de tous ses confrères et devenir la bête noire du ministère, pour avoir permis que pareille chose se produise. Il refuse avec impolitesse de parler à Carbo, en ayant déjà trop supporté par la police et les journalistes.

La secrétaire, un peu plus loquace que son patron, accepte de dire à Carbo que le gardien blessé à la tête se trouvait à l'Hôpital de l'Enfant-Jésus, chambre 215. Sans en demander davantage, le couple quitte l'endroit, bien convaincu qu'ils n'en apprendraient pas plus pour le moment.

L'hôpital, situé à deux kilomètres à peine du Centre, est vite atteint. Carl demande à Josiane de simuler une demande, soi-disant, pour voir son père. La préposée à la réception lui donne les informations. Sans se presser, les deux privés montent à l'étage et arrivent à la

chambre 215. Le gardien était à lire le journal lorsqu'ils firent irruption dans la chambre.

Carbo se présente ainsi que son assistante, mais l'homme refuse de faire toute déclaration, sous prétexte d'avoir déjà tout dit à la police. Avant qu'il n'ait le temps de poursuivre, un billet de 100 \$ est déposé dans sa main. Il cesse de parler, mais ne referme pas la main sur le billet. Carbo comprend et en dépose un autre que l'homme s'empresse de dissimuler sous ses draps.

Après un bon vingt minutes de conversation, Carl en sait assez. Il quitte aussitôt la chambre, suivi de près par son assistante.

– Carl, ça ne te gêne pas de soudoyer ainsi les gens?

– Non, tu apprendras très vite dans ce métier que l'argent fait beaucoup de choses et qu'il est un allié indispensable. Je n'appelle pas cela de la corruption, c'est une récompense pour service rendu. Tu aurais réussi à le convaincre de te raconter?

– Tu as raison.

– Écoute, ce n'est ni un juge, ni un flic, c'est tout simplement un fonctionnaire mal payé. J'ai donc arrondi sa fin de mois, sans que cela ne dérange personne. Sans compter qu'il me restera dévoué pour le futur, car vois-tu, s'il a accepté l'argent une fois, il en acceptera une deuxième fois.

– Ce n'est pas ce qu'on peut appeler du chantage?

– Cesse de chercher le mal où il n'est pas. Nous avons du travail à faire. Nous allons rendre une petite visite à Me Perron, afin de savoir ce qu'il pense de l'évasion de son client. Peut-être pourra-t-il nous donner un bon tuyau.

Une trentaine de minutes plus tard, le couple se retrouve dans le bureau de l'avocat qui tremble de tous ses membres, sans pouvoir se contenir. Carbo profite de l'occasion pour y mettre un peu plus de piquant. Il provoque l'avocat, l'accusant d'être à l'origine de l'évasion. Ce dernier, insulté, se lève d'un bond et voulut chasser celui qui osait ainsi l'accuser.

– Si jamais vous dites pareilles choses en dehors de ces murs, je vous jure que je vous poursuis et que jamais plus vous ne pourrez obtenir un permis d'enquêteur privé.

– Maître, assoyez-vous, vos menaces ne me font pas trembler. Par contre, vous ne semblez pas dans le même état que moi. Votre client vous aurait-il contacté?

– Non, j'ai tenté à plusieurs reprises de lui parler, mais il refuse de m'entendre.

– Qu'allez-vous faire maintenant?

– Je n'en sais rien. De toute manière, je n'ai plus de client, il est disparu de la carte. Une chose est certaine, je ne reprendrai plus jamais de mandat pour les Spiders.

– Dites-moi, qui est le chef de ce groupe. On m'a nommé plusieurs personnes, mais j'ai l'impression que l'on me promène en bateau.

– Je suis sous le secret professionnel, je regrette.

– Vous semblez oublier mon cher maître, moi j'ai encore un client. Peut-être qu'un jour, ferez-vous appel à moi pour vous protéger contre les Spiders. Ce jour-là, je me souviendrai de votre secret professionnel. Bien le bonjour, mon cher maître et surtout, dormez bien.

Sans attendre de réponse, Carbo se lève et accompagné de son assistante, ils sortent.

– Espèce de gros tas de merde véreux, dit Carbo à voix basse.

– Cet homme m'est antipathique s'empresse d'ajouter Josiane. Qu'est-ce qu'on fait maintenant?

– Je dois retrouver Landry coûte que coûte. Allons au bureau pour le moment, nous aviserons pour la suite.

Le trajet s'effectue sans que personne ne parle dans la Jag. Seule la radio ne cessait de diffuser des nouvelles en rapport avec cette évocation, la première du genre dans les annales de la justice. Les journalistes s'avançaient jusqu'à décrire les Spiders comme la plus grande et la plus dangereuse organisation criminelle des années 2000, composée de délinquants pour la plupart d'âge mineur. Le maire de la Ville de Québec y allait d'une déclaration dans laquelle, il demandait aux forces de l'ordre d'intervenir rapidement pour

régulariser cette dangereuse situation. Quant au Chef de la police, il disait se battre contre un système et être quasi impuissant devant ce fléau, si de solides preuves n'étaient pas entre ses mains. Il demandait l'aide de la population pour que quiconque qui aurait vu ou entendu des choses relatives à cet évènement, de les communiquer immédiatement à tout policier qui verra à protéger l'anonymat de l'informateur.

– Quelle foutaise de merde, dit Carbo en stationnant la voiture au garage de l'édifice Iberville.

Il invite son assistante à descendre et de voir avec Eddy comment recueillir des informations sur les Spiders. De son côté, il avait un petit travail à faire. Elle voulut en savoir plus long sur les intentions de son patron, mais ce dernier ne lui laissa pas le temps de poser la moindre question. Déjà, il s'engouffrait dans la Z 28 qui démarre aussitôt dans un crissement de pneus.

Carbo file directement chez lui. Il avait besoin de tranquillité pour préparer ce qu'il avait en tête. Il change tout d'abord de vêtements et en même temps, avale un *Johnnie Walker* sur glace. Il passe dans la petite chambre particulière et prend possession de son puissant calibre 9 mm et quelques *tie-wrap*. Il referme le tout soigneusement et s'installe dans la verrière qui donne vue sur la ville. Il y demeure plusieurs minutes avant de terminer son verre d'un seul trait.

La rutilante Z 28 roulait lentement sur la rue Saint-Jean, frôlant le trottoir de droite. Il ne tarde pas à repérer deux Spiders. Il demeure

sur place pour les observer et attendre le bon moment pour mettre à exécution son plan. Après plus d'une heure d'attente, les deux jeunes se séparent en se donnant la main tout en faisant le signe de reconnaissance, ce qui eut pour effet de faire sourire Carbo. Il descend de voiture et marche en direction du jeune garçon demeuré sur place. Sur une trentaine de mètres aux environs, personne. Il attrape le jeune Spiders par le blouson et le colle contre le mur de l'édifice abritant un magasin de lingerie pour dame.

– Tu vas dire à ton patron que je veux le rencontrer et le plus vite possible, sinon plusieurs de vos membres vont disparaître de la carte. Tu lui donneras ceci, dit Carbo en glissant un feuillet dans la poche du garçon qui n'en croyait pas ses yeux.

Le Z 28 quitte son stationnement très rapidement, pour s'enfiler aussitôt dans une ruelle et disparaître aux yeux du Spiders qui n'avait pas encore bougé.

– J't'aurai espèce de pourri, crie le garçon en pointant son index tout en articulant son pouce, comme s'il utilisait une arme.

Carbo avait manœuvré de manière à prendre une position d'observation sur le jeune qu'il venait d'ébranler. Sans le perdre de vue, il marche derrière lui sur le trottoir opposé. Il le voit faire un appel dans une cabine téléphonique. Il parle quelques minutes, puis raccroche. Il marche sans se retourner et s'arrête au restaurant *Mikes*, mais sans y entrer.

Quelques minutes s'écoulaient avant qu'une *Harley Davidson* arrive en trombe à sa hauteur. Le garçon remet le message et la moto repart aussitôt en passant devant Carbo qui relève le numéro de la plaque. La toile est tendue, il ne restait plus qu'à attendre l'araignée.

Une fois dans sa voiture, Carbo communique avec Josiane et l'informe de son plan. Elle proteste en invoquant le danger qu'il courait, mais rien ne fit pour le décourager d'agir seul. Il demande à son assistante de se rendre sur le lieu du rendez-vous des spiders et d'essayer d'échanger les cassettes dans tous les appareils. Il lui dit de ne prendre aucun risque. Elle doit revenir aussitôt au bureau pour l'attendre.

Plus de deux heures s'écoulaient avant que le cellulaire ne sonne. Sans se presser, Carbo décroche sans parler.

– C'est vous l'enfant chienne qui a attaqué mon ami sur le trottoir? dit une voix assez jeune.

– Ce n'est qu'un commencement, si je ne rencontre pas la personne que je demande dans mon message.

– Tu vas avoir cette occasion, mais ne te réjouis pas trop vite.

– Cesse tes menaces et accouche.

– Je te verrai ce soir à l'entrepôt de l'ancienne manufacture sur la rue Saint-Vallier. Tu sais où on fabriquait du linge.

– Je trouverai.

– Tu ferais mieux d'être au rendez-vous à vingt heures pile. Je te conseille d'être seul. Si on voit un flic dans le coin, tu feras tes adieux à cette terre.

La ligne coupe aussitôt, mais Carbo en savait assez, il avait visé juste en attaquant l'orgueil du chef de cette bande de voyous, la réponse était venue. Sans attendre, il quitte les lieux et se rend directement à son bureau. Josiane est surprise de le voir arriver. Il lui explique le rendez-vous, tout en lui demandant de ne pas intervenir. La rencontre devait se faire seul à seul, du moins l'espérait-il.

Son assistante lui installe un body pack (ensemble de micros miniaturisés dissimulé sur une personne). Il se débarrasse de son arme en la laissant à Josiane. Une fois les tests du micro effectués, le couple quitte pour le souper.

– Carl, j'ai les cassettes. Il n'y a pas grand-chose. Je continuerai à les vérifier plus tard.

– OK! Si tu as des choses importantes, tu sais quoi faire avec.

Partie cinq

Pendant ce temps sur la rue Sainte-Geneviève, Pete était dans tous ses états. Le message qu'il avait reçu était un affront qu'il ne prenait pas. Le message qui n'était pas signé était clair et provocant.

– Ricky, je veux cinq gars dans l'entrepôt et place les autres dans les environs. Je veux savoir exactement quand ce salaud va arriver et s'il est seul. Je ne veux pas que personne n'intervienne sans que j'en aie donné l'ordre. Je serai dans le coin du côté ouest avec ça dans les mains. S'il fait le malin, ce sera sa dernière rencontre avec les Spiders. Tu as bien compris, c'est toi le chef. Je ne veux pas que personne ne touche un seul cheveu de sa tête avant qu'il ait dit ce qu'il veut.

– OK! Je m'occupe de tout mettre en place.

Une fois que Ricky est parti, Léane s'approche de Pete.

– Tu ne crois pas que les choses s'aggravent de jour en jour. Pourquoi tu n'abandonnes pas ce genre de vie? Tu pourrais trouver un travail et nous pourrions fonder une famille.

– Chérie, nous avons parlé de cela de nombreuses fois. Je ne suis pas prêt pour ce que tu me demandes. Je n'ai pas envie d'être comme tout le monde.

– Pete n'attend pas qu'il soit trop tard. Un jour ou l'autre, il faut que tu cesses de vivre en marge de la société. Il faut savoir pardonner dans la vie. Tu ne peux pas toujours rechercher la vengeance.

– Moi je ne pardonne pas. Je suis ce que la société a fait de moi, un marginal.

– Depuis que je suis avec toi, jamais vous n'aviez utilisé d'arme à feu, sauf pour faire peur. Et voilà que maintenant, c'est le meurtre, l'évasion et quoi d'autre que je ne suis pas au courant. Où cela va-t-il s'arrêter?

– J'en sais rien, j'en sais rien, dit Pete en se prenant la tête entre les deux mains.

Léane lui caresse les cheveux.

– Tu sais si je ne m'occupais pas de tous ces jeunes qui n'ont ni famille ni d'endroit où dormir, qui le ferait? J'ai des responsabilités envers eux, je ne peux pas les abandonner. Je ne peux plus revenir en arrière.

– Il n'est jamais trop tard Pete. Laisse tout ça à Ricky et partons tous les deux.

– Je vais y penser mon amour, je vais y penser.

Il se lève et quitte l'appartement sous les yeux de Léane qui le regarde s'éloigner. Dans son cœur, elle aimait cet homme par-dessus

tout. Pourtant, elle ne pouvait plus vivre ainsi dans la crainte et la peur qu'il soit emprisonné ou pire encore, abattu par la police ou quelqu'un d'autre. Crayon en main, elle écrit à celui pour qui son cœur bat. Elle doit partir avant qu'il ne soit trop tard.

Pendant ce temps, les préparatifs allaient bon train pour accueillir ce visiteur effronté qui osait provoquer les Spiders. La nuit tombait lentement sur la ville et seules quelques lumières extérieures éclairaient la vieille manufacture abandonnée. À l'intérieur, des lampes portatives fonctionnant à batteries servaient d'éclairage, mais disposées de manière à donner quand même une clarté raisonnable. Ricky s'affairait à placer les gars lorsque Pete fait son entrée.

Carbo pour sa part était aussi sur place, mais en retrait de manière à n'être pas vu. Josiane lui servait de back-up (protection arrière). Tous deux avaient pu observer certains des membres prendre place en vue d'aviser le patron que l'intrus arrivait.

– On se croirait dans un film de gangsters des années quarante, dit Carbo. Ils agissent comme des débutants.

– C'est justement ce qui me fait peur, on ne peut pas prévoir quelles seront leurs réactions.

– Ce ne sont pas des criminels endurcis, ce sont des adolescents qui se cherchent, c'est tout. Bien sûr, quelques-uns sont plutôt mal partis, mais je suis certain que la plupart ne sont pas de vrais criminels.

– Carl nous sommes dans les années 2000, les jeunes aujourd'hui sont très avant-gardistes. Sans compter qu'ils n'ont plus le respect que nous avions à leur âge envers l'autorité.

– De toute manière, nous reprendrons cette conversation une autre fois, il est l'heure du rendez-vous. Je ne veux pas que tu n'interviennes sous aucun prétexte, à moins bien sûr que la bâtisse n'explode, lance Carbo en riant.

– Soit quand même prudent, ajoute Josiane en le regardant partir.

Il marche lentement vers la grande porte encore à quelque cent pieds en avant de lui, ayant dû faire un détour pour ne pas montrer à ses observateurs où se trouvait son assistante.

Il avait sans peine repéré ceux qui transmettaient les informations au chef des Spiders, quant à sa présence. Nonchalant, il avance sans se retourner, puis s'arrête devant l'entrée. La porte était entrouverte. Il traverse le seuil, sachant bien que les caméras qu'il avait soigneusement placées le capteraient dès son entrée. Avant qu'il ne puisse faire le moindre geste, une forte douleur à la nuque le fait sombrer dans les nuages.

Lorsqu'il reprend ses esprits, il est solidement attaché à un pilier de ciment, celui-là même au pied duquel Josiane avait retrouvé le plomb de calibre 38. Un jeune adulte très costaud jouait avec un couteau à cran d'arrêt qu'il s'amusait à passer tout près de son visage.

– Alors, monsieur le tas de merde, que me voulez-vous? lance Ricky.

– Je croyais pouvoir parler avec un gars intelligent et voilà que je me retrouve avec un imbéci...

Ricky venait de lui asséner un violent coup de poing à l'estomac.

– Assez, crie une voix sortie de l'ombre. Laisse-le.

Pete s'avance vers Carbo et ordonne qu'on le détache. Bien malgré lui, Ricky obéit aux ordres de son chef.

– Merci, lui lance le détective en se frottant les poignets.

– Qui êtes-vous? demande Pete.

– Je suis un privé qui essaie de faire son travail. J'ai été engagé par la mère d'Yvon Landry pour le sortir des accusations de meurtre qui pèsent contre lui.

– Alors, c'est donc de vous dont me parlait un certain avocat.

– Je ne travaille pas pour Perron. D'ailleurs, il n'a jamais voulu me donner votre nom. Je travaille pour madame Landry. Elle veut que son fils revienne à la maison, mais voilà, vous êtes intervenus pour le sortir du Centre et faire de lui un fugitif qui sera accusé d'évasion, en plus des accusations de meurtre. La police ne cessera pas de le rechercher, vous ne pourrez pas le cacher indéfiniment. Je suis venu pour le récupérer et le ramener à la justice.

– Vous avez de nobles intentions à ce que je vois. Qui vous dit que nous allons le laisser partir avec vous?

- Je sais que vous n'êtes pas un imbécile, du moins vous n'en avez pas l'air. Je vous ai vu, il y a quelques jours sur votre moto, avec cette jeune fille aux longs cheveux blonds.
- Vous êtes très bon observateur, monsieur qui déjà? Je ne crois pas avoir entendu votre nom.
- Mon nom est Carl Bouchard, on me surnomme Carbo. C'est le nom de mon agence. Je ne crois pas avoir le plaisir de vous connaître.
- On m'appelle Pete, cela doit vous suffire. Pour ce qui est de votre demande, je regrette de ne pouvoir vous satisfaire. La Puce n'a pas commis ce meurtre et je ne laisserai pas la police ni la justice pourrie l'enfermer.
- Soyez raisonnable, vous ne pourrez pas le cacher toute sa vie. Donnez-lui au moins la chance de pouvoir se défendre.
- On a failli le tuer au Centre pour jeunes. Ils ont dû le placer à l'infirmerie.
- Pete vous n'avez pas le droit de répondre pour lui. Vous n'avez aucun droit sur lui. Pourquoi le forcer à faire ce que vous vous voulez et non pas ce qu'il veut lui? Je sais que Nicolas Boutin a été tué ici même dans cet entrepôt. Je ne sais pas qui l'a fait, mais je le trouverai, peu importe le temps que cela prendra. Si vous voulez m'en empêcher, vous devrez me tuer aussi.
- Je n'ai pas l'intention de vous tuer, monsieur Carbo. Il y a eu déjà assez de sang comme ça.

– Vous rendez-vous compte que la police vous harcellera jusqu'à ce qu'elle trouve La Puce. Remettez-le-moi et je vous promets qu'il ne lui sera fait aucun mal.

– Je ne peux pas faire ça sans lui parler d'abord. Laissez-moi votre numéro de téléphone.

– Vous l'avez déjà, c'est mon cellulaire.

– Vous pouvez partir, lance Pete.

– Pete tu ne peux pas faire ça, il va nous vendre aux flics, crie Ricky en sortant une arme de sa ceinture.

– Tu as quelque chose à redire sur mes ordres, crie Pete

Ricky baisse le bras et donne un violent coup de pied dans une caisse de bois tout près de lui pour démontrer son mécontentement. Sans attendre, Carbo marche vers la sortie. Une fois à l'extérieur, il se sent soulager. Il savait qu'il en apprendrait plus après son départ. Le groupe discuterait dur sur la demande qu'il avait formulée.

Il rejoint finalement Josiane qui l'attendait avec impatience. Ils prennent aussitôt la direction du bureau. Carbo la dépose à sa voiture et ferme les livres pour la journée.

~

Il est sept heures du matin lorsque Carbo retourne à la vieille usine de vêtements. Il récupère les quatre cassettes qu'il échange par des

vierges. Lorsqu'il revient au bureau, son assistante l'attendait déjà. Ils s'installent tous les deux, café en main devant le téléviseur. Les images n'étaient pas très claires, mais suffisantes pour reconnaître quelqu'un et entendre parfaitement tous les bruits et voix. Ils ne purent s'empêcher de rire en entendant les adolescents se préparer à recevoir leur visiteur. Chacun y allait de ses remarques et des actes de bravoure qu'ils pourraient faire. Josiane grimace en voyant son patron se faire assommer par-derrière. Pour sa part Carbo avait complètement oublié la douleur que cela lui avait provoquée. Instinctivement, il se passe la main derrière la tête et touche la bosse que la crosse de l'arme lui avait laissée.

Josiane avait les yeux rivés sur le petit écran, serrant les poings sans se rendre compte. Malgré tout, elle ne peut s'empêcher de dire que Pete était un très beau jeune homme. Le reste de la vidéo surprit au plus haut point les deux observateurs. Carbo reste bouche bée en entendant les paroles des deux principaux interlocuteurs, en occurrence Pete et Ricky. Il avait en main une preuve que son client n'était pas l'auteur du meurtre. Pourtant cette preuve était illégale et ne pourrait jamais servir à disculper le jeune Spiders. Il ne doutait pas de sa présence sur les lieux, mais jamais il n'avait tiré sur Nicolas Boutin. Il fallait donc qu'il le retrouve rapidement. Le seul moyen était de passer par Pete, mais il ne savait pas quand ce dernier lui donnerait signe de vie.

~

Lorsque Pete rentre chez lui avec Ricky, il cherche en vain Léane. Ce fut son ami qui trouva le premier la lettre laissée par la jeune fille qui avait transporté avec elle le strict nécessaire, laissant la majorité des cadeaux reçus de son amoureux.

Le jeune homme se laisse tomber sur le lit en lisant les trois pages de la lettre qu'il serrait entre ses doigts. Après avoir terminé la lecture, pendant qu'il était observé par son ami, Pete se lève brusquement et laisse échapper un long cri de colère et de douleur. Il frappe à plusieurs reprises dans une commode tout près de lui. Ricky doit l'arrêter, utilisant toute la force qu'il peut développer pour réussir à le contenir.

– Je t'avais prévenu qu'il ne fallait pas que tu t'attaches à elle.

Pete ne répond pas à la remarque de son copain. Il serre les poings dont le sang coulait de ses blessures au niveau des jointures, regardant fixement devant lui. Sa douleur était immense et il avait peine à se contenir pour ne pas pleurer. La seule personne en qui il avait une confiance aveugle et envers qui il vouait un amour aveugle l'avait abandonnée.

– Pourquoi? Pourquoi a-t-elle fait ça Ricky? murmure-t-il.

Incapable de répondre, Ricky préfère aller se servir une bière. Il en offre une à son chef, mais ce dernier qui avait en horreur la boisson donne un violent coup sur la canette qui explose en frappant le mur, se renversant sur le tapis de la chambre.

– Il faut que je la retrouve, il le faut, dit Pete d'une voix remplie de colère.

– Tu n'es pas dans un état pour le faire. Laisse-moi m'en occuper, je vais la retrouver, je te le promets. Je vais mettre tous les gars sur elle. Il y a bien quelqu'un qui l'a vu quelque part.

– C'est ma femme, je dois y aller, fais ce que tu veux, mais moi j'y vais.

Pete quitte l'appartement, laissant derrière lui sur le lit les trois pages de la lettre de Léane. Ricky s'empresse de les ramasser et de les lire rapidement. Il comprend alors que son chef ne serait plus jamais son chef. Sans attendre plus longtemps, il sort, enfourche sa moto et entreprend de faire le tour des endroits que fréquentaient ses frères. Il passe le message de tout faire pour retrouver Léane, mais aussi celui qu'une réunion devait avoir lieu en soirée à minuit très précis. Tous les membres devaient y être.

– Ricky, attends ne pars pas, j'ai quelque chose à te dire, crie Fox.

– Qu'est-ce que tu veux? demande Ricky.

– Viens avec moi à l'usine, j'ai quelque chose à te montrer.

La puissante *Harley* quitte la rue Saint-Louis en direction du quartier Saint-Malo. Dès qu'ils arrivent sur les lieux, Fox fait signe à son copain de le suivre sans parler. Ils entrent par la porte arrière et longent le mur. Fox s'immobilise, montrant du doigt la caméra sournoisement cachée dans le coin d'une poutre. Ricky sort son arme

et tire tout droit sur l'appareil qui vole en éclat. Tous deux se mirent à la recherche d'autres appareils. Ils finirent par localiser les trois autres caméras qui, l'une après l'autre, explosent en mille miettes. Ricky était dans tous ses états.

– Je sais qui a posé ça icite. Je mettrais ma main au feu que c'est ce détective de merde. Il va le payer le salaud.

Parmi les morceaux éparpillés sur le sol, il retrouve deux cassettes intactes, qu'il place aussitôt dans la poche de son blouson. Sans attendre plus longtemps, il prend la direction de la rue Sainte-Geneviève où il espérait retrouver Pete. À son arrivée, la maison est vide, pas de trace de son chef. Il visionne les deux cassettes, mais tout ce qu'il y trouve, ce sont des images de lui et de Fox entrant prudemment et pointant du doigt la caméra avant qu'elle n'explose.

Il s'ouvre une bière tout en marchant dans la pièce. Finalement, il se décide et attrape le téléphone.

– Monsieur Carbo, c'est Ricky des Spiders. Pete veut vous voir sans faute ce soir à minuit pile, à l'endroit habituel. Il raccroche aussitôt sans attendre la réponse de son correspondant.

Alors qu'il reposait le combiné, Pete fait son entrée.

– C'était Léane?

– Non, un faux numéro simplement.

– J'ai fait le tour de la ville sans parvenir à la trouver. Où peut-elle bien être passée? Certainement pas chez elle, sa mère l'a chassée, dit Pete en se laissant tomber mollement sur le fauteuil.

– Cesse de t'arracher les cheveux avec elle, elle va revenir. En attendant, nous avons un problème plus grave qu'une petite divergence d'opinions entre toi et elle.

– Qu'est-ce que cela veut dire? crie Pete, en se levant dans un geste de colère, se jetant littéralement sur son ami qui ne bronche pas.

– Calme-toi et écoute. Tu vois ceci, ce sont des cassettes. Elles viennent des caméras que ton ami le faux flic a placées à l'entrepôt.

– Tu as des images?

– Non, presque rien.

– C'est donc dire qu'il a dû les installer au cours de la nuit dernière.

– Les poser ou les échanger la nuit dernière, ajoute Ricky rouge de colère.

– Dire que j'étais prêt à lui faire confiance en lui remettant La Puce. Il nous a doublé l'enfant de chienne. Il va payer très cher cet affront. Téléphone-lui...

– C'est déjà fait, pour minuit ce soir.

– Il ne devra pas sortir vivant de l'entrepôt cette nuit. Nous allons lui faire goûter l'eau du fleuve. Organise un comité d'accueil comme il se doit pour notre invité. Il mérite les plus grands honneurs. Nous

allons lui montrer comment nous punissons ceux qui nous trahissent. Je continue mes recherches et je vous rejoindrai plus tard.

Pete roule sur Grande-Allée malgré l'interdiction de circuler pour les motos. Malgré ses lunettes fumées, il repère deux jeunes filles assises à la table d'une terrasse. Il freine et fait demi-tour rapidement pour s'immobiliser en bordure du trottoir. Sans perdre de temps et d'un geste rapide du pied, il décroche le pied de stationnement. Léane veut s'enfuir, mais il réussit à l'attraper au passage. Sa copine reste en retrait en voyant la force brutale avec laquelle Léane est immobilisée.

– Pete, tu me fais mal, lâche-moi je t'en prie.

– Non, je ne veux pas que t'en ailles. Je vais changer, je te le jure. Il me reste une petite affaire à traiter ce soir et tout sera terminé. Je vais donner ma place à Ricky, il en meurt d'envie.

– Laisse d'abord tomber tout ça et puis nous verrons. Tu dois faire tes preuves avant tout.

– Léane, je t'aime plus que tout au monde, tu le sais. Ne me demande pas l'impossible. Donne-moi du temps. Je t'en prie fais-le au nom de notre amour.

– Pete nous en avons parlé si souvent sans que rien ne change, pourquoi devrais-je te croire cette fois?

– Parce que c'est vrai. Tu m'as tellement manqué chérie, reviens chez nous pour quelques jours, le temps que je termine tout ça.

– Quand tu auras réglé tes affaires, vois Aline, elle travaille ici au bar. Elle te dira où tu pourras me trouver. Maintenant, laisse-moi, je t'en prie.

Lentement Pete desserre son étreinte, laissant partir celle qu'il ne pouvait retenir par la force. Des larmes pointent au coin de ses yeux en la regardant s'éloigner. Il monte sur moto et quitte l'endroit dans un crissement de pneu. Il n'entend pas la sirène de la police derrière lui. Il ne voyait ni n'entendait plus rien. Lorsque la voiture freina devant lui, il n'eut d'autre choix que d'arrêter.

Le policier lui sert un avertissement par écrit, sans donner de contravention. Il se sent soulager et ce geste le ramène à la réalité. Il passe devant le parlement, puis s'engage vers la côte d'Abraham et tourne sur Charest Ouest. Il s'arrête sur un terrain vacant en face de l'ancienne gare d'autobus. Il était trop tôt pour se rendre à l'usine et il devait reprendre ses esprits, contrôler sa douleur. Il avait besoin de prendre l'air. Qu'allait-il se passer avec Léane, si jamais elle apprenait qu'il avait déjà ordonné de tuer quelqu'un et en laisser un autre être accusé à sa place? Il ne faisait aucun doute pour lui, quant à la réaction de la jeune femme. Il devait donc éliminer Carbo pour se protéger, mais avant, il doit le faire parler sur la possibilité de vidéo l'incriminant avec Ricky. Son ami et bras droit avait raison, tous deux risquaient leur peau en laissant cet homme vivre et fouiner partout. Il était écoeuré de cette violence, toujours grandissante, mais qui surtout

le séparait de celle qu'il aimait. Il ne savait que penser et que faire pour se libérer de tout cela.

L'heure approchait rapidement et il ne pouvait se permettre d'être absent. Il se promettait bien que quoiqu'il arrive, ce serait la dernière fois. Il avait suffisamment d'argent pour vivre plus d'un an, sans être préoccupé. Il trouverait bien un travail et recommencerait sa vie avec Léane.

Partie six

Carbo communique avec Josiane, aussitôt l'invitation reçue. Il ne veut plus retourner seul dans ce repaire. La prudence s'imposait sans pour autant être exagérée. Vingt minutes s'écoulaient à peine et son assistante arrive au bureau sans trop savoir ce que lui voulait son patron. Il l'informe aussitôt, lui faisant part de ses craintes, tout comme du manque de confiance envers ces délinquants.

– De toute manière, je préfère que nous soyons deux pour raccompagner La Puce au Centre. On ne peut pas prévoir avec ces gens-là.

– Tu as sans aucun doute raison de te méfier. Avec ce que nous avons vu sur la vidéo, ces jeunes sont dangereux, même très dangereux.

– Rentre chez toi et change de vêtements. Je fais de même tout en prenant certaines armes dont tu risques d'avoir besoin. On se retrouve ici dans une heure.

Il était presque vingt-deux heures lorsque le couple arrive en vue de l'édifice abandonné. Carbo montre une échelle de sauvetage à son assistante en lui indiquant de monter sur le toit. En quelques secondes, ils se retrouvent au sommet de l'usine. Comme il l'avait prévu, une porte donnait accès vers l'intérieur. Il doit employer toute sa force pour parvenir à l'ouvrir. Cependant, il doit renoncer à aller plus loin, il n'y avait plus d'escalier et il aurait été trop dangereux de sauter dans le noir ou presque, d'une hauteur de quatre ou cinq mètres.

– Qu'allons-nous faire? demande Josiane fortement déçue.

– Redescendre tout simplement. Tu prendras position devant la porte principale. Ton arme à longue portée te sera très utile. Tu devras te débrouiller avec les jumelles à infrarouge et ton arme courte si jamais tu dois intervenir.

– Tu crois qu'ils sont déjà là?

– Je n'en sais foutrement rien, tout cela dépend de leurs intentions à mon endroit. De toute manière, nous ne pouvons pas prendre la chance de nous approcher une autre fois.

En observant la façade de l'usine, aucune lumière n'était visible de l'extérieur et pas âmes qui vivent dans les environs. Beaucoup trop tranquille au goût de Carbo.

Presque vingt-trois heures et toujours personne. Quelque chose n'allait pas, il le savait fort bien, il le ressentait.

– Tu crois qu'ils aient une autre entrée dissimulée quelque part?
demande Josiane visiblement nerveuse.

– Tu as sans doute raison, mais nous n'avons pas le temps de la trouver. Ce sera bientôt l'heure.

– Tu as ton arme?

– Non, je ne dois pas en porter, ils vont certainement me fouiller. De toute manière, je n'y vais que pour récupérer La Puce.

– J'ai un drôle de sentiment, ajoute Josiane.

– Ton intuition féminine cherche à s'exprimer, dit Carbo en riant.

– Tu n'es pas drôle.

– J'y vais, sois prudente, lance Carbo en se relevant. Il monte dans la Z 28 et roule jusqu'à la grande porte. Il klaxonne, et quelques secondes plus tard on lui ouvre.

– Je suis très heureux de vous voir, monsieur le détective, dit Pete en l'accueillant.

Carbo comprend qu'il vient de mettre les pieds dans une souricière. Le ton de son hôte ne laissait aucun doute quant à ses intentions. C'est à ce moment précis qu'il voit les morceaux de caméra sur le plancher de ciment. Il a un geste de recul, mais il sent un objet s'appuyer dans son dos. Il imagine sans peine ce que cela pouvait être. Il doit continuer d'avancer jusqu'à la pleine lumière. Une vingtaine de jeunes de tous âges l'encerclent. Certains tenaient des armes à feu, alors que d'autres jouaient avec des couteaux.

Pete s'avance vers celui qui l'avait trahi et brutalement lui assène un violent coup de poing au menton. Carbo recule sous le choc, mais reste debout.

– Tu voulais La Puce et bien le voilà, dit Pete en montrant le jeune garçon le visage encore tuméfié. Ne compte pas sur moi pour te le livrer. Tu en sais beaucoup trop sur nous pour qu'on te laisse partir.

Un grand cri se fait entendre de la part des membres présents, démontrant ainsi leur accord avec les paroles de leur chef. Rapidement Carbo est ficelé comme un jambon, sans qu'il ne tente quoi que ce soit pour s'enfuir. Le danger était trop grand pour qu'il prenne ce risque, il valait mieux attendre une vraie chance. On le pousse sur le sol, au pied d'une colonne de ciment, la même qu'il avait connue par le passé.

– Je vais parler avec mes gars et ensemble nous allons décider de ton sort.

Une dizaine de gars s'avancent autour de Pete et la discussion commence. Il ne pouvait entendre ce qu'ils disaient, mais il se doutait bien que sa vie ne tenait qu'à un fil.

Quelques minutes plus tard, la discussion cesse et Pete émerge du groupe.

– J'ai quelques questions à vous poser avant de vous donner notre décision. Quand avez-vous installé ces caméras? Je vous conseille fortement de répondre.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Il avait à peine donné sa réponse qu'une volée de coups de pieds lui arrive à répétition partout sur le corps.

– Je vous pose encore une fois la question. Quand avez-vous installé ces caméras?

– Pourquoi croyez-vous que c'est moi, pourquoi ce ne serait pas la police?

Les Spiders sont ébranlés par la réponse. Aucun d'entre eux n'avait pensé à cela.

– Vous ne trouvez pas que la police serait justifiée d'agir ainsi après ce que vous avez fait. Comment un privé comme moi pourrait-il se payer un pareil matériel qui coûte une petite fortune? Y avez-vous pensé?

– Vous êtes moins bêtes que vous ne le semblez, monsieur Carbo. Votre raisonnement est peut-être juste après tout, dit Pete qui ne savait plus quoi penser.

– Pete ne te laisse pas emballer par ce crisse de chien-là. Il est sournois et pas très catholique, dit Ricky enragé de voir que son chef semblait croire ce que disait Carbo.

– Fouine, va faire un tour dehors et regarde bien si tu ne verrais pas quelqu'un, ordonne Pete.

~

Pendant ce temps Josiane n'avait pas perdu de vue l'édifice, mais voyant que rien ne bougeait, elle décide de faire une tournée des lieux, cherchant une ouverture possible, autre que la porte d'entrée principale. Protégée par la noirceur, elle avance lentement décrivant un cercle le plus près possible de l'édifice. Rendue presque à l'arrière, elle entend soudainement des voix. Elle s'immobilise aussitôt, cherchant à en trouver la provenance. Finalement, elle localise deux jeunes garçons tout au plus âgés de 15 ou 16 ans, fumant une cigarette en se racontant des blagues. Elle demeure sur place sans bouger.

Après quelques minutes d'attente, elle constate qu'elle ne peut prendre le risque de les approcher, sans se faire voir par eux. La colère monte en elle, se voyant impuissante à porter secours à son patron, à tout le moins observer ce qui se passait à l'intérieur.

Elle doit se plaquer au sol en entendant s'ouvrir une porte qu'elle n'avait pas encore repérée à cause de la noirceur, mais la lumière qui s'y échappe lui désigne exactement l'emplacement situé à quelques pieds derrière les deux adolescents. Un frisson de soulagement la traverse, mais il fut de courte durée lorsque le garçon qui sortit passa à quelques centimètres d'elle. Encore un peu plus et il lui passait directement sur le corps.

– Eh! La Fouine te perd pas dans le noir, crie un des jeunes en riant.

– Si t'as besoin d'aide pour retrouver ton chemin, lâche-nous un cri, ajoute l'autre, riant de plus belle.

Distracts par leurs drôleries, ils n'avaient pas vu l'ombre qui se déplaçait en emboîtant le pas à leur copain. Josiane était maintenant à quelques mètres derrière la Fouine qui s'arrêta en entendant le bruit d'un craquement. Il n'en fallut pas plus à la jeune femme pour sauter sur lui et l'assommer carrément. Elle demeure immobile quelques instants, réalisant ce qu'elle venait de faire. Pour la première fois de sa vie, elle avait assommé un être humain et par surcroît un adolescent. Elle était trempée de sueur et tous ses membres tremblaient. Elle réussit néanmoins à lier les poignets du garçon et lui enfonce ses deux gants de kid noir dans la bouche.

Ayant repris son souffle, elle retourne sur ses pas en direction des deux autres. Ceux-là seront beaucoup plus difficiles à capturer, pense la jeune femme. Après quelques instants de réflexion, elle décide de prendre un truc qu'elle avait vu au cinéma, les séparer pour mieux les surprendre. Elle ramasse une roche et la lance de toutes ses forces à une centaine de pieds en avant des deux garçons qui sont aussitôt en alerte. L'un d'eux se lève et marche vers l'endroit d'où provenait le bruit, observé par son copain. Ce dernier ne vit jamais venir le coup qui l'envoya au tapis pour ne pas dire dans les nuages. Josiane venait de lui asséner un coup de poing droit au menton. Elle le traînait maintenant dans un espace noir. Elle l'attache aussitôt, en se servant de la méthode que lui avait enseignée son patron quelques semaines auparavant.

Cachée à quelques pieds de la porte, elle avait peine à retenir son souffle, alors qu'elle entendait l'autre garçon revenir vers la porte. Il fut surpris de ne pas y trouver son ami, mais ne s'inquiéta pas outre mesure. Il reprit son poste d'observation, assis sur une vieille caisse de lait. Occupé à s'allumer une cigarette, il ne vit jamais venir celle qui saute sur lui à corps perdu. Plus lourde que le garçon malgré qu'elle ne pèse que 110 livres, Josiane roule sur le sol avec sa victime. Elle le roue de coups jusqu'à ce qu'il ne lui oppose plus résistance. Elle demeure assise près de lui quelques instants, histoire de reprendre son souffle et son courage à deux mains.

Elle sursaute, prête à bondir à nouveau lorsqu'elle entend des pas. Se retournant rapidement, elle voit une jeune fille aux longs cheveux blonds qui la regardait avec peur.

– Qui es-tu? demande Josiane.

Sans répondre, la jeune adolescente se met à courir, suivit aussitôt par Josiane. La course ne dura pas longtemps, car la jeune fille trébucha sur le corps de l'un des deux jeunes.

– Qui es-tu? répéta Josiane presque assise sur sa victime.

– Je me nomme Léane, je suis la petite amie de Pete. Vous êtes de la police? demande aussitôt Léane.

– Non, mon patron est gardé prisonnier à l'intérieur et je cherche un moyen de l'aider avant qu'il ne soit tué par cette bande de jeunes voyous.

– C'est pour cette raison que je suis ici, un ami m'a dit ce que Ricky voulait faire ce soir.

– Et que veut-il faire selon toi?

– Il a tendu un piège à un détective pour le tuer. J'ai peur que Pete soit là aussi. Je ne veux pas qu'il devienne un assassin, je l'aime trop. Je ne pourrais pas le supporter.

~

Pendant ce temps, à quelques mètres seulement des deux femmes, les choses n'allaient pas comme prévu. Pete réfléchissait à ce que venait de lui dire Carbo, concernant la possibilité de l'intervention de la police. Ricky de son côté refusait cette hypothèse, accusant le privé d'être celui qui avait installé les caméras.

– Pete, on ne peut pas prendre le risque de se voir accuser à cause de cet homme. Je suis certain qu'il a des preuves contre nous et qu'il sait tout.

– Tu veux te calmer, La Fouine va revenir d'une minute à l'autre et nous serons fixés. Si c'est la police, il y aura une unité de surveillance cachée quelque part et il la trouvera. Sois patient.

– J'en ai assez d'être patient, j'en ai assez de toujours suivre tes ordres, j'en ai assez de te voir agir comme une mauviette. Ce qu'il faut aux Spiders, c'est un chef qui n'a pas peur de prendre des décisions.

– Tu oserais mettre en doute mon autorité, crie Pete, pour que tous l'entendent.

– Ouais! C'est ça, avoue Ricky en sortant son arme qu'il pointe aussitôt vers la tête de Pete.

– Ricky, tu aurais dû savoir attendre. J'avais promis à Léane d'abandonner une fois cette histoire réglée. Maintenant, tu viens de me prouver que j'avais eu tort de te faire confiance. J'ai eu tort de penser à toi comme d'un chef pour nos amis. Tu n'as rien dans la tête, sinon la violence.

– Tu fermes ta gueule, tu n'as plus rien à dire ici. Dorénavant, tu te tiendras loin des Spiders, sinon je devrai te tuer. Il y a quelqu'un ici qui veut protester contre cette décision? demande Ricky en criant haut et fort, pointant son arme vers le groupe, pendant que quelques gars se plaçaient à ses côtés.

Un silence complet règne dans la grande pièce.

– Ricky, tu vas détruire les Spiders comme tu t'es détruit toi-même en tuant Nicky Boutin. Jamais, je n'aurais dû t'écouter. Cesse de faire l'idiot et baisse ton arme.

– Pas avant d'avoir réglé le cas à ce fumier de privé.

Joignant le geste à la parole Ricky pointe son arme vers la tête de Carbo. Pete refusait de voir ce meurtre et fonce sur son copain pour le désarmer. Le coup de feu partit et Pete s'arrêta net, chancelant sur ses

jambes, puis tombe au sol. Ricky reste figé sur place en voyant son frère s'écrouler.

Au même moment la porte arrière s'ouvrit et Léane entre suivie de Josiane qui dissimulait son arme. Tous se tournèrent sans trop savoir comment réagir. Le groupe se sépare pour les laisser passer. Léane se jette à genoux près de Pete. Elle lui soulève la tête en couvrant son visage baisers.

– Mon amour, pardonne-moi, pardonne-moi, je t'en supplie. C'est ma faute tout ce qui arrive, c'est ma faute.

Malgré les efforts de la jeune fille, Pete ne répond pas. Il venait de quitter cet univers de violence que l'amour l'avait finalement convaincu d'abandonner, mais le sort en avait décidé autrement. Léane pousse un profond cri de douleur, serrant son amour contre son cœur.

Pendant ce temps Josiane n'était pas demeurée inactive. Profitant de la confusion, elle s'était approchée de Ricky, passant derrière lui sans que personne n'intervienne.

– Tu laisses tomber ton arme très lentement, dit-elle, d'une voix qui ne laissait pas de place à la réplique.

Ricky s'exécute et laisse tomber son arme, encore figé sur place devant le corps de son ami qu'il venait d'abattre de sang-froid. Josiane pointe du doigt un jeune qui tenait encore son couteau à la main, lui ordonnant de libérer son patron, toujours allongé sur le sol

et ficelé comme un saucisson. Dès qu'il est libéré, Carbo s'approche de Ricky et lui retourne les deux bras derrière le dos en les fixant avec un *tie-wrap*. Il sort son cellulaire et compose le 911, appelant ainsi la police à sa rescousse.

Quinze minutes plus tard, la police de Québec envahissait l'endroit et procédait à l'arrestation de tout le groupe. Une ambulance transporte Pete à l'hôpital, mais il était trop tard, il ne respirait plus. Josiane releva Léane en la serrant contre elle.

– Conduis-la à la voiture, je te rejoins dans quelques minutes, dis Carbo en posant sa main sur la joue de son assistante.

Josiane pousse sa tête, pour sentir davantage cette main chaude. Ce fut le plus beau merci qu'elle n'avait jamais reçu, de la part de cet homme, qu'elle aimait plus que tout au monde. Une policière s'approche d'elle et lui retire Léane des bras.

– Nous allons nous occuper d'elle, soyez sans crainte, dit la policière en uniforme.

Se voyant libre, la pression tombe subitement et Josiane éclate en sanglots en se jetant dans les bras de son amour. Carbo la serre contre lui et caresse doucement ses cheveux.

– Tu m'as sauvé la vie, tu sais. Jamais, je ne l'oublierai, merci. Rentrons au bureau maintenant.

Le couple s'éloigne et disparaît dans la noirceur de l'usine désaffectée.



Dans les jours qui suivirent, Ricky fut accusé de meurtre au premier degré, alors que plusieurs autres membres furent accusés de complicité de meurtre. Les Spiders n'existaient plus. Carbo et Josiane se rendirent aux funérailles de Pete. Léane était inconsolable, elle s'évanouit dans les bras de son escorte policière, pendant que des préposés au cimetière descendaient la tombe dans les entrailles de la terre. La mère de Pierre, alias Pete, avait retrouvé finalement son fils tout en le perdant pour toujours. La Puce fut accusé d'évasion et condamné à la détention fermée jusqu'à sa majorité. Sa mère, présente au tribunal, alla serrer la main de Carbo en lui disant merci d'avoir sauvé la vie de son fils. Des tonnes de marchandises volées furent retrouvées et remises à leur propriétaire. La Ville de Québec allait pouvoir respirer à nouveau au son de la tranquillité.

À SUIVRE... dans CARBO 12... Meurtres en commandite.